M. CONSTANTIN-WEYER

NAPOLÉON



PROSATEURS
FRANÇAIS
CONTEMPORAINS

LES ÉDITIONS RIEDER - PARIS - MCMXXXI


UNIVERSITY OF ALBERTA
QUAECUMQUE VERA


NAPOLÉON

DU MÊME AUTEUR

AUX ÉDITIONS RIEDER

Manitoba.
La bourrasque.
Cinq éclats de silex.
Cavelier de la Salle.
Un homme se penche sur son passé.
William Shakespeare.
Morvan.

A LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

La vie du général Yusuf.

AUX ÉDITIONS STOCK

Clairière.

A LA RENAISSANCE DU LIVRE

Vers l'Ouest.

M. CONSTANTIN-WEYER

NAPOLÉON

QUINZIÈME ÉDITION



PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

LES ÉDITIONS RIEDER

7, PLACE SAINT-SULPICE

PARIS

MCMXXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE UNE ÉDITION ORIGINALE QUI COMPREND :

5 EXEMPLAIRES SUR JAPON BLANC SUPERNACRÉ, DONT 2 HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS I ET II ET DE 1 A 3 ;

14 EXEMPLAIRES SUR JAPON IMPÉRIAL, DONT 4 HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE III A VI ET DE 4 A 13 ;

20 EXEMPLAIRES SUR MADAGASCAR, DES PAPETERIES LAFUMA, DONT 5 HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE VII A XI ET DE 14 A 28 ;

40 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, DONT 15 HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE XII A XXVI ET DE 29 A 53 ;

160 EXEMPLAIRES SUR VÉLIN PUR FIL BLANC, DES PAPETERIES LAFUMA DE VOIRON, DONT 20 HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE XXVII A XLVI ET DE 54 A 193 ;

650 EXEMPLAIRES SUR ALFA MOUSSE, DES PAPETERIES LAFUMA, DONT 30 HORS COMMERCE, NUMÉROTÉS DE ALFA 1 A ALFA 30 ET DE 194 A 793.

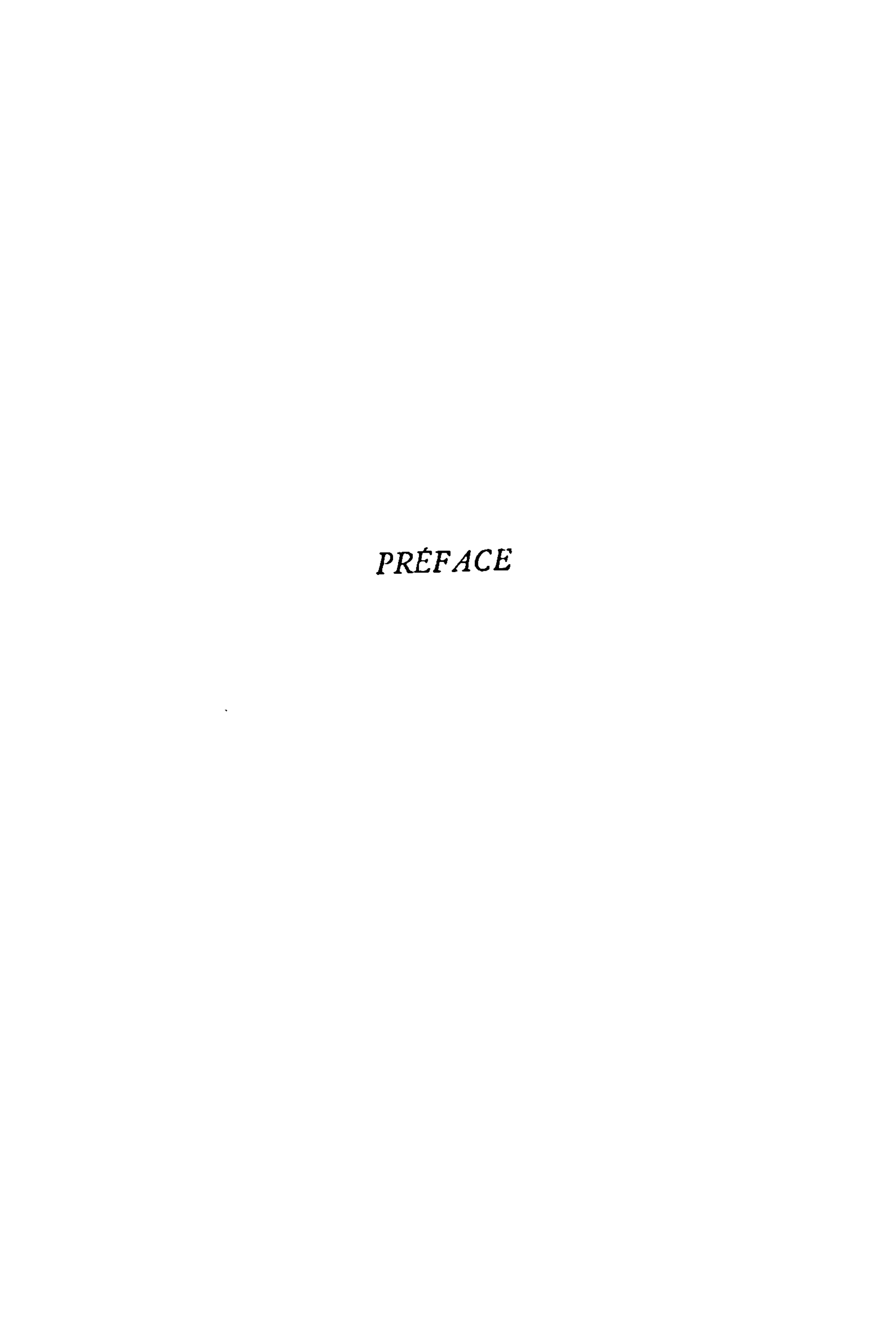
A mon maître

Léon Hennique

de l'Académie Goncourt

avec reconnaissance et affection.

M. C.-W.



PRÉFACE

C'ÉTAIT *un pauvre cadet de famille, lieutenant au régiment de Carignan. Il avait épousé, en 1667, Marie Boucher, fille de Pierre Boucher, gouverneur de Trois-Rivières, à moitié chemin entre Québec et Montréal. Cette très jeune épousée de douze ans, six mois et dix-huit jours fut une de ces mères prolifiques, comme le Canada français en compte encore beaucoup. Le plus illustre de ses enfants est ce Pierre Gaultier de Varennes de la Vérandrye, élevé sur la petite ferme de quarante arpents, au milieu des bois. Pierre de la Vérandrye traversa l'Océan, dès qu'éclata la guerre de succession d'Espagne, obtint un brevet de lieutenant, et, à la bataille de Malplaquet, fut laissé pour mort sur le*

champ de bataille, frappé de six coups de sabre.

En 1728, ce Varennes de la Vérandrye commandait un fortin sur le lac Nipigon, au nord du lac Supérieur. Le poste qu'il occupait était le plus avancé vers ce Nord-Ouest mystérieux qu'avaient seuls affronté l'héroïque Père Marquette, si cruellement mis à mort par les Sioux, et cet énigmatique Joliet, qui, plus heureux que Cavelier de la Salle, fonda sur ses explorations du Haut-Mississipi une fortune stable. La Vérandrye, comme tous les hommes actifs de l'époque, au Canada, ne rêvait que d'étendre la domination française. La bataille de Malplaquet ne lui avait pas enlevé le goût du risque. Il prêta aisément l'oreille aux récits d'un chef cree de la rivière Kaministigouia, qui lui affirma qu'il existait, à l'ouest, certain grand lac, dont les eaux se déchargeaient par un grand fleuve, dans un vaste lac salé. Ce lac salé était sans doute enchanté. Il avançait et reculait ses

eaux avec un fracas monstrueux. Le chef indien convenait que la terreur que lui avait imposé cet étrange phénomène l'avait incité à tourner rapidement les talons, pour revenir au plus vite vers des forêts, où Dieu merci! l'on vit tranquille, sauf en temps de guerre. « Ces gens-là », dit Varennes de la Vérandrye au Père de Gonner, « sont de grands menteurs. Il arrive parfois, cependant, qu'ils disent la vérité. Il se peut qu'il existe telle rivière qui se jette dans l'Océan Pacifique. En ce cas, ce serait le véritable passage à la Chine, celui dont avait rêvé Cavelier de la Salle. »

Le roi de France refusa les cent hommes et l'argent que demandait La Vérandrye. M. de Beauharnais, gouverneur général du Canada, assura l'aventureux officier de son bon vouloir. Mais il se refusait à démunir en sa faveur les garnisons canadiennes. Pour de l'argent, il n'en avait point. Il accorderait avec plaisir, à l'audacieux, le monopole de la traite des fourrures dans les pays situés au

nord et à l'ouest du lac Supérieur, pour couvrir les frais du voyage. L'opération présentait, sans doute, plus de risques que d'espoirs de profit. En outre, l'expérience de Cavelier de la Salle enseignait que l'absence profite surtout à la jalousie et à l'intrigue. Il n'était pas certain, non plus, que, si Beauharnais était rappelé, son successeur continuerait à protéger La Vérandrye.

La calomnie n'attendit point, d'ailleurs, que La Vérandrye fût loin pour s'exercer. Aussitôt que M. de Beauharnais eut fait connaître ses intentions, les bonnes langues accusèrent La Vérandrye de n'avoir d'autre ambition que de s'enrichir. Ce fut une fortune pour l'aventurier. Il se trouva aussitôt des gens qui lui confièrent assez d'argent pour mener à bien son entreprise. Mais les bailleurs de fonds trouvèrent le moyen de laisser La Vérandrye courir tous les risques, sans grande espérance de rémunération. Quoi qu'il en soit, le 8 juin 1731, La Vérandrye, accompagné de

trois de ses fils, de son neveu La Genneraye et du père jésuite Messager, quitta Montréal. Une centaine de Canadiens français les accompagnaient.

Le début de l'expédition est une suite de désastres. Il y a d'abord, à la fin du mois d'août, cette première révolte des porteurs, entre le lac Supérieur et le lac Winnipeg. La fermeté de La Genneraye, qui marchait à l'avant-garde, obtint de ces hommes qu'ils poussassent jusqu'au lac La Pluie, où ils édifièrent le fort Saint-Pierre. Il ne fallut pas moins de dix mois pour que le gros de l'expédition put les y rejoindre, à travers un pays chaotique, coupé de lacs et de torrents. La Genneraye en mourut de fatigue.

Les vivres promis par les associés du Bas-Canada n'arrivèrent point. L'expédition manqua de tout. Le Père Auneau, jésuite, rencontré sur la route, obtint de La Vérandrye une escorte de vingt hommes, commandés par son fils aîné, pour l'accompagner à la

mission de Michillimackinac. Les Sioux surprirent la petite troupe au lac des Pins et la massacrèrent. Les Assinibouins et les Christineaux, ennemis jurés des Sioux, offrirent à La Vérandrye leur alliance, afin de venger ce crime. La Vérandrye, fidèle à la politique pacifique des Champlain et des Cavelier de la Salle, déclina cette offre. Ce qui lui valut le mépris des tribus indiennes.

En 1740, La Vérandrye retourna à Montréal. Il allait y chercher des secours. Il y trouva une action intentée en justice contre lui. L'appui de M. de Beauharnais fut purement moral. Il ne se trouva personne pour avancer à l'intrépide explorateur la somme de quarante mille livres qu'on lui réclamait. Fièrement il jeta à la tête de ses ennemis le nom des postes qu'il avait créés et sur lesquels flottait le drapeau fleurdelysé: sur le lac La Pluie, le fort Saint-Pierre; sur le lac des Bois, le fort Saint-Charles; à l'embouchure de la rivière Winnipeg, le fort Maurepas; à l'est du lac

Winnipeg, le fort Bourbon; sur l'Assiniboine, le fort La Reine; sur le lac Manitoba, le fort Dauphin; sur la Rivière Rouge, le fort Rouge (devenu depuis l'opulente ville de Winnipeg).

Il n'avait point trouvé le Pacifique. D'autres mensonges emplissaient la prairie. On parlait d'une autre rivière hypothétique le long de laquelle croissaient des plantes qui pleuraient et saignaient; on parlait de serpents d'une longueur prodigieuse qui défendaient l'accès des pays de l'Ouest.

En octobre 1738, La Vérandrye avait quitté le fort La Reine à la tête de vingt hommes et remonté, aussi haut que possible, la rivière Assiniboine. Il avait traversé la prairie où l'on meurt de soif en vue des troupeaux de buffalos. Il avait rencontré, dans les bas-fonds du Missouri, les derniers Indiens de la nation des Mandans, presque exterminée par les Sioux. Il n'avait pas trouvé le Pacifique.

Il repartit en 1742, accompagné de son plus

jeune frère, le chevalier de La Vérandrye. Les Mandans l'accueillirent comme un vieil ami. Le Journal *de La Vérandrye nous rapporte les mœurs indiennes de l'époque, les grandes mangeries dans les tentes de peaux, les concours d'archers et de cavaliers, les danses, les rites singuliers des enterrements. Vers la fin de 1742, les deux frères, accompagnés de quelques sauvages, traversèrent les bas-fonds du Missouri et, à travers un pays giboyeux et désert, s'en allèrent vers l'Ouest. Le 1er janvier 1743, ils atteignirent, les premiers des hommes blancs, la chaîne imposante des Montagnes Rocheuses. Ce n'est que soixante-deux ans après que deux Américains, Lewis et Clark, reprenant les traces laissées par La Vérandrye, dépassèrent les Rocheuses et atteignirent le Pacifique.*

Il y avait longtemps que La Vérandrye, oublié, était mort de fatigue et de misère à Montréal.

PRÉFACE



J'aimerais écrire cette vie héroïque et magnifique. J'ai le goût de ces destins aventureux. Mais, si j'ai, aujourd'hui, longuement parlé de La Vérandrye, c'est tout simplement parce que ce livre est l'histoire d'un humble métis.

Plus d'une fois, je me suis aperçu que mes lecteurs situent assez mal le décor de mes livres. C'est sans doute un grand honneur qu'on me fait de rappeler, à mon propos, Maria Chapdelaine. *Mais, entre le pays de Maria Chapdelaine et celui de Napoléon, il y a à peu près la distance qui existe entre la France et la Pologne. Et les Métis ne ressemblent guère aux Canadiens français.*

Ils en descendent, pourtant. Les compagnons de La Vérandrye, ces rudes coureurs des bois, ont pris femme chez les sauvages de l'Ouest. Il est né d'eux et de ces Indiennes une race hardie et intelligente, qui n'a pas

toujours pris le meilleur de ses ancêtres, mais qui a contribué à maintenir, presque jusqu'à nos jours, le prestige du nom français dans l'Ouest canadien. Des hommes éminents sont sortis de ce peuple. Le héros de mon histoire n'est pas un de ces hommes éminents. C'est un garçon simple et bon, comme j'en ai connus beaucoup. Et la civilisation a une part considérable dans la tragédie de sa vie.

M. C.-W.

NAPOLÉON

I

NAPOLÉON était né au cœur même de l'hiver ciselé d'argent.

Trois vieilles, trois vieilles ridées et tremblantes, aux châles plaqués sur les épaules, avaient guetté en silence sa sortie hors de la plaie béante. Cela se passait dans une cabane très pauvre... C'était une toute rustique cabane d'hiver, un *chantier*, pour parler métis, en troncs d'arbres, pas même écorcés, et toute la famille La Ronde y était entassée, les parents sur un grabat, les enfants, par terre, sur de vieilles couvertures trouées.

Tandis que les vieilles guettaient l'événement, Jérémie La Ronde, le père, qui les avait ramenées, soignait ses chevaux dont le froid et la sueur avait givré le dos, les flancs et les

naseaux... On l'entendait, dehors, dans la nuit, casser la glace du puits... Domitille, la femme en couches, halctait... Il y avait aussi une grosse bouilloire, qui ronflait sur le feu... De cette forme à col recourbé, qui lui fait donner le nom de « canard ». Les spasmes de Domitille devinrent plus forts. Elle cria très doucement... Une vieille murmura :

— Prends-y encore un peu d'courage, ma fille. Le v'là qui s'amène.

Presque aussitôt, le lit craqua sous l'effort de la mère. Elle cria plus fort. Une boule gluante roula entre ses jambes, vivement attirée par les longues mains grêles d'une des vieilles.

Un vagissement conquit la maison. Adelina, l'aînée des huit autres enfants, se dressa sur son séant, les cheveux en désordre, les yeux noirs clignotant, les minces épaules frissonnant, puis, vivement, se recoucha et ramena sur sa tête le pan de la couverture déchirée.

Une des vieilles disait en remuant de l'eau chaude:

— C'est un garçon... Un faraud p'tit gars.

Jérémie entra, et son corps de géant fit paraître plus petite la cabane. Une deuxième femme dit:

— Ouah! Ouah! Jerry! C'est un homme, un p'tit bout d'homme... Ouah! Ouah!... Il sera grand et fort comme toi.

La troisième vieille, honteuse de ne rien trouver à ajouter, répéta comme un écho, tout bas:

— Ouah! Ouah!

Elle eut un petit rire sec et une inspiration:

— T'as ben une bouteille carrée... Si tu nous traitais d'un filet?

Or, Jérémie La Ronde avait eu ce courage de ne pas boire la bouteille de gin, mise en réserve pour l'événement attendu. Une vieille lava les tasses, et tous quatre, Jerry et les matrones, burent une bonne lampée de l'âcre breuvage, tandis que la mère haletait, et que

le nouveau-né essayait la force de ses poumons. Les vieilles allumèrent leur brûle-gueule et se mirent à rire. Définitivement réveillée, Adelina sortit de sa couverture, découvrant la nichée de ses frères et sœurs.

— Je veux le voir.

Tout cela, parce que Napoléon La Ronde, métis franco-indien, sujet canadien, faisait son entrée dans le monde, au milieu des bois, au cœur même de l'hiver ciselé d'argent.

★

L'hiver est la saison où les métis s'en vont au bois. Le bois est un manteau qui ne coûte rien. Et, si vous ne le savez pas, vous n'êtes pas digne d'être heureux dans votre pauvreté. Les métis sont généralement pauvres, royalement pauvres, — comme les gens qui sont trop généreux, — et ils savent des choses que les riches ne comprendront jamais.

Par exemple, l'été précédent, Jérémie La Ronde avait repéré une belle futaie. Il y avait

construit la cabane où devait naître Napoléon. C'était une pauvre chose, mais une chose chaude et bien faite, toute montée en troncs d'arbres. Les intervalles étaient lutés avec de la mousse et de l'argile bleue.

Jérémie avait aussi construit une étable, également sylvestre, et il y avait voituré quelques charges de foin.

Dès que la neige avait fait d'éblouissants chemins de traîne, — si polis, à la place où passent les patins, que, lorsqu'un rayon de soleil s'égare dans le bois, il s'arrête pour s'y mirer, — il était venu s'installer avec sa famille dans la nouvelle maison, pour y camper tout l'hiver.

On vit bien, dans le bois. Il y a la chasse, et le produit des cordes de bois, ou des perches sèches, qu'on troque à la ville la plus proche contre un peu de farine, de lard, de whisky et d'argent. Il y a le rat musqué et le vison qu'on a piégés et dont la peau vous rapporte quelque menue monnaie. Il y a l'orignal

qu'on tue, au mépris des lois sur la chasse...

On a des voisins, d'autres métis, qui vivent comme vous. On eſt tous un peu parents, et, pour ne pas s'embrouiller, on appelle tous les vieux: mon oncle. Si l'abondance règne, et que personne ne soit malade dans la maison, on fait volontiers profiter les voisins de cette abondance. Si bien que la forêt, pleine, le jour, du choc sonore des haches et du carillon des grelots dont sont caparaçonnés les chevaux, s'égaie encore, la nuit, à entendre, à travers la sourdine des arbres, le rythme endiablé des violons et le piétinement cadencé des gigues.

Ainsi, de la hutte où Domitille La Ronde avait traîné péniblement les derniers jours de sa neuvième grossesse, on entendait, le soir, la course rapide des attelages, la chanson gaillarde d'un jeune homme qui avait bu, ou le rire nerveux d'une fille chatouillée dans le traîneau qui filait à grande allure.

Jérémie La Ronde, le bon colosse à la tête

trop petite, avait l'air d'un ours qui dresse les oreilles:

— Tiens, disait-il, je gage qu'on danse à souér chez les Dumas... (ou chez les Ritchot, ou chez les Dubois, ou chez les Sutherland...)

Il finissait de bourrer sa pipe, et, en se levant, faisait crier son escabeau.

— C'est-y d'valeur, ma vieille, que tu ne puisses pas venir danser, avec c'te bébé qui t'attend?... R'pose-toué donc. J'y vas danser pour nous deux.

Il sortait, alors, sans attendre de réponse. Domitille, après un dernier regard jeté à la marmaille endormie à terre, pêle-mêle, peinait vers le grabat conjugal. Les deux mains au ventre, elle caressait déjà — à travers sa propre chair — l'enfant à venir, et souffrait en silence.



Ce soir-là, — la veille de la naissance de Napoléon, — Jérémie s'était levé pour aller

chez Moïse Sutherland, où l'on dansait et où il était convié à jouer du violon. Domitille, achevant péniblement de laver la vaisselle qu'Adelina, toute ensommeillée, essuyait à mesure, tourna vers le colosse sa figure maigre et fatiguée, éclairée de ce regard magnifique qu'elle avait conservé et dit:

— Te ferais ben à n'pas rester trop longtemps... Te pourrais prendre le traîneau... Te ramènerais quelque vieille... ça ne va pas trop, à souér.

Elle alla s'étendre, farouche, la main au flanc. Jérémie eut un gros rire joyeux:

— Te mégaigne pas, ma vieille... je fais ren qu'aller et viendre.

...Mais il était déjà trois heures du matin, quand, par quarante degrés de froid, il avait débarqué de son traîneau — et juste à temps — les trois vieilles, emmitouflées dans leurs couvertures et dans leurs châles de couleur.

Les trois fées qui présidèrent ainsi à la naissance de Nap étaient la vieille Ritchot, dont

le nez était si crochu qu'il rejoignait le menton, la vieille Dubois, dont le visage aplati était presque sans nez, et la vieille Mac Dougg, qui affirmait aux jeunes filles qu'elle avait été jolie, il y avait bien des années de cela, encore que ses yeux regardassent, l'un du côté des Montagnes Rocheuses, l'autre vers le lac Supérieur.



On peut dire que le monde s'ouvrit pour Napoléon — pour Bébé Nap, comme l'appelaient ses parents — au son de la musique.

Le soir, dès que Jérémie rentrait du travail, il se lavait soigneusement la figure et les mains dans la petite cuvette émaillée qui servait à toute la famille. Puis, tandis que Domitille, traînant sa fatigue, faisait rissoler le bacon dans la poêle, le grand et gros métis s'allongeait paresseusement sur son lit, et, le violon au menton, jouait d'un archet criard, tout un répertoire de gigues.

Alors, comme s'ils eussent été des enfants de la Danse, nés pour lui rendre hommage, toute la couronne des petits La Ronde se mettait à « stepper ». Figures graves, figures sérieuses, où seuls, au milieu de tant de cuivre immobile, des yeux de pierre précieuse trahissaient, un instant, par leur éclat, une volupté quasi mystérieuse.

Bébé Nap s'arrêtait de pleurer, car, déjà, la musique lui révélait la magie des choses intangibles.

Dès qu'il sut se tenir sur ses petites jambes, — un peu cagneuses, — Jérémie joua exprès, pour lui, des rythmes très simples, que sa mère et Adelina aux épaules maigres lui apprenaient à souligner d'un pied amoureusement chaussé de mocassins brodés.



L'hiver, un bébé métis n'apprend de la vie que ce qu'il peut voir à l'intérieur de la maisonnette. Il y a d'abord la lampe, qu'on al-

lume, ce qui fait rire, et qu'on éteint, ce qui fait pleurer... Le hamac est suspendu en travers du lit, et, quand on s'éveille, dès qu'on a fait naître la lumière à force de pleurer, papa et maman, assis sur le lit, avec de drôles de tignasses ébouriffées sur le visage, vous regardent en souriant. Papa, qui ne grogne jamais à Bébé Nap, se rendort, pendant que maman tire la ficelle qui fait balancer le hamac. Ce bercement et la lumière, cela chasse les mauvais esprits qui vous faisaient si peur.

...Le jour, on s'émerveille de voir briller le fer des casseroles, sous le torchon de maman. Le fourneau aussi est beau, parce qu'entre les grilles noires il y a des braises rouges et violettes qui dansent.

...N'oubliez pas le chien qui vient vous appuyer contre la joue un nez noir et froid, et dont il devient amusant de chercher les yeux d'un doigt malhabile, ou de tirer les longs poils bouclés.

Mais! Quand on sort!... Ah! maman n'a

pas le temps de vous enfouir contre son sein gonflé, sous le châle barlong, bien au chaud, qu'une larme gelée vous a déjà dérobé tant de splendeur un instant apparue... L'ombre devient chaude, contre la poitrine, et les chevaux font teinter leurs grelots avec tant de précision qu'ils ont déclenché le sommeil.

...C'est toute une autre affaire que l'été ! D'abord, dans le jour, le hamac est suspendu entre deux arbres, et la lumière plaque à travers l'ombre ses taches roses et mauves. Cela bouge, et c'est un jeu de vouloir capter ce mouvement.

Plus grand, Nap apprit à prendre sa part d'autres choses, que ne savent pas les enfants élevés dans les villes.

« Pouppa », comme il appelait son père, lui avait fait un tout petit traîneau, et « mama », lorsqu'elle le voyait, l'hiver, s'ennuyer d'inaction, lui disait:

— Nap ! va-t'en donc me quérir deux ou trois bouts de bois bien sec.

Et Nap avançait ses mains, pour que Domitille lui mît les mitaines de laine rouge, se laissait enfoncer jusqu'aux yeux la « touque » rouge tricotée de la forme d'un bonnet de coton normand, et s'en allait dans la neige charger sur son traîneau quelques morceaux de bois sec coupé par les frères aînés. Et, s'il faisait la culbute en route, il riait.

Il ne se hâtait pas de rentrer... La besogne n'était pas si pressée. Il levait le loquet de l'étable, tapissée à l'intérieur de merveilles de givre... Que de choses d'argent, que de délicieuses ciselures!... Les deux vaches tournent la tête, sans cesser de ruminer... Une buée odorante et chaude monte du fumier... Il ne faut pas s'approcher du poney noir. Il tape. « Pouppa l'a dit. »

Hors de la pénombre de l'écurie, il s'habituait aux miracles lumineux de la parhélie... Ou bien, le soleil, au milieu de ce ciel perlé, ressemblait à un beau « *vingt-cinq cents* » d'argent... Combien de « *candies* » (bonbons)

pourrait-on acheter avec?... Ah! ce geai bleu qui perce l'ombre du bois d'une traînée de lumières... On ne retrouve pas traces de son passage... Pourtant, on aurait dit qu'il avait laissé derrière lui une traînée de ses belles plumes... Un pic cogne les arbres du bec... Pouppa en a montré un, noir, rouge et blanc, agrippé à l'écorce, contre le tronc même. Comment tient-il?... Il cogne, il cogne...

Des fois, à la tombée de la nuit, le soir empile pour se chauffer les restes du jour. Cela fait, à la cime des arbres, un foyer lointain... la neige est verte et rose... On écoute... c'est aussi l'heure où les loups ont beaucoup de choses à se dire. Ça leur est égal qu'on sache quoi. Ils le crient assez fort, aux quatre coins de la forêt... Et le chien, Colley Tim, qui les comprend, leur répond, mais en chien. Sa réponse doit être des injures. Il finit en grognant comme « pouppa », quand « pouppa » a bu, et qu'il est de mauvaise humeur.

NAPOLÉON



L'été n'a guère moins de merveilles.

« Pouppa » « mouvait ». Ce qui veut dire qu'il emmenait sa famille plus au sud, à la lisière du bois. La maison était plus grande. Les troncs d'arbres équarris, blanchis à la chaux. Une couverture en bardeaux. Des planchers, que « ma-ma », chaque samedi, lavait à grande eau, avec de la cendre, jusqu'à ce qu'ils fussent blancs... Par delà la prairie, cernée à l'horizon d'une sombre lisière basse de bois, on voyait, dans le lointain, les coteaux de Pembina s'estomper dans cette bande épaisse et sombre, sur laquelle s'appuie la coupole du ciel.

D'abord, le déménagement était une joie. On chargeait sur le wagon les chaises, la table, le lit, les couvertures, des caisses de bois, une malle qui avait des poils, le chat, les poules et le fourneau.

Hormidas, à cheval sur le poney noir, con-

duisait les vaches. Hormidas était le frère aîné, et Nap l'appelait Taureau parce que « pouppa » avait dit un jour: « C'te bétail de p'tit gars, l'eſt fort comme un taureau. »

Le sol du bois n'avait pas fini de manger la neige. Il y avait des places blanches et des places brunes. Et l'on allait lentement au rythme des jurons de Jérémie et du branle du wagon, parce que ni la neige qui fond, ni les fondrières qui dégèlent ne souffrent avec plaisir le poids d'une voiture.

Mais « pouppa » s'arrêtait de jurer pour désigner avec joie, du bout de la grande baguette de saule qui lui servait de fouet, les beautés de la forêt. La hart-rouge éclatait en boutons, déjà armés d'une pointe vert tendre. Les lièvres perdaient leur poil blanc d'hiver. Ils étaient de drôles de petites choses pie, qui détalaient pour s'arrêter deux mètres plus loin. Les canards s'élevaient d'une clairière pleine d'eau. Les gélinottes battaient de leurs ailes avec un bruit de tambour. Des loups pas-

saient maigres et furtifs. Encore, c'était la fuite éperdue d'un « chevreu » surpris au détour d'un hallier.

« Pouppa » disait:

— C'est bien d'valeur que l'été, y a tant de maringouins dans le bois. C'est ben plus beau que toutes les saprées prairies.

Et, aussi à la lisière du bois, il frissonnait, pour rire, comme subitement privé d'un vêtement.

— Au revouer, jusqu'à la neige d'automne, mon beau bois, manteau des métiffs.

Et Nap, en écho:

— Au 'evouer, mon beau bois!

La prairie s'allongeait, s'allongeait vers le sud, comme si elle avait hâte d'aller vers le soleil.

Là, il n'y avait plus de neige du tout. La terre n'était pas dure. Si peu dure que, même bébé Nap, qui n'était pourtant pas lourd, la crevait de ses petits pieds, jusqu'à ce que l'eau vînt mouiller ses mocassins. Si peu dure que

l'herbe pointue la perçait comme une herse à l'envers.

— Te voiès, Nap! disait « ma-ma », c'eſt une herbe bébé, comme toi et comme ton petit frère Tommy. (Tommy était né quinze mois après Nap...) Elle va grandir en foin, aussi haut, aussi bleu que celui de l'an dernier.

— Et celui de l'an dernier, ma-ma?

— Il eſt mort.

Nap réfléchissait.

— C'eſt-y que l' « Zéju » l'a emmené comme l'a fait à la vieille Dubois c't hiver?

Jérémie éclatait de rire.

— Un vrai métiff. L'a de la connaissance et d'la mémoire. C'eſt pas-t-un enfant de blanc qu'aurait trouvé ça.



Nap se souvient...

N'oublions pas de lever les yeux au ciel pâle pour voir passer les canards, les oies et

les grues. Ce soir, un peu avant la nuit, « pouppa » prendra le fusil. Il sortira silencieusement. On le suivra de l'œil jusqu'auprès des grands joncs jaunâtres. Alors, la haute taille de « pouppa » se courbera. On le verra se coucher, le ventre contre la terre humide. Il disparaîtra dans le fouillis de plantes qui ceinturent l'étang. Un oiseau de proie, inquiet, s'élèvera d'un lent coup d'aile... Au bout d'un instant, on entendra: « Poum! » Des canards et des oies tourbillonneront et passeront avec un rauque appel. On sait qu'ils vont à l'autre lac, où ils dérangent des cousins, qui viendront prendre leur place. « Pouppa » l'a dit.

Et « Pouppa » reviendra, le soir, avec de la bonne viande sauvage. Ma-ma bourrera des édredons avec la plume.



Tout l'été, Jérémie faisait le métier de gar-

der les vaches des fermiers qui commençaient seulement à arriver dans le pays. Car le début de cette histoire se passait il y a longtemps déjà, vers 1885. Hormidas et Jérémie partaient sur leurs poneys. Ils demeuraient absents plusieurs jours. Ils revenaient avec cent cinquante ou deux cents bêtes et Jérémie touchait une « piastre » (un dollar) par tête, pour les garder jusqu'après les moissons.

En fait, c'était Hormidas qui gardait la « herd » (le troupeau). Tout ce que faisait « pouppa » c'était de travailler aux foins. Il allait aussi, parfois, faire des journées pour défricher. Il y gagnait pas mal d'argent, mais il n'en rentrait rien à la maison, car Jérémie était un fin connaisseur en mauvais whisky. Le plus souvent, il restait tout le jour à jouer du violon et à faire danser les petits. Nap adorait danser...

Le soir venu, au coucher du soleil, il entendait les sonnailles et les beuglements. Les aboiements de Tim se rapprochaient. « Poup-

pa » se décidait alors à abandonner son lit, tandis que « ma-ma » et Adelina mettaient le couvert, Jérémie prenait Nap sur ses épaules et s'en allait au grand corral, enclos de perches. Il hissait Nap tout en haut d'une de ces perches.

— Gaffe-toié, ben, mon petit gars!

Et d'éclater de rire, et de se hausser aux côtés de l'enfant.

Voici le troupeau, rouge et blanc, tout beuglant et meuglant. Le colley mordait au jarret les paresseux. « Taureau » — Hormidas — jetait aux bêtes de pleins paquets d'injures personnelles. Pour entrer par l'étroite porte, des vaches agressives donnaient de la tête dans les flancs luisants de leurs voisines.

— Ah! la fille de chienne! hurlait « pouppa ». Taureau, mon mausus! tu vouès donc pas que la taure rouge va faire avorter la vache nouère. On y coupera les cornes demain... All'a déjà fait un chéti coup l'aut' jour.

Car « pouppa », Hormidas et même Nap

connaissaient personnellement chacune des vaches du troupeau. « Pouppa », un couteau d'une main, un bâton de l'autre, regardait défiler les vaches et cochait les dizaines.

— Faut savoièr compter, à ce petit jeu-là. C'est la « médecine » pour pas en perdre.

Et quand c'était fini :

— Il en manque encore quatre, à souér. La rouge « tête de bull », une taure Hereford, celle qui porte la marque au vieux Garnett. Il manque aussi la plus grosse des Galloways et la jersey à William Turner.

Il s'arrête pour renifler, et parle *ex cathedra*.

— L'vent, y vient du norouais, à souér... Y avait ben des maringouins... Elles auront piqué le nez dans le vent... D'main Hormidas, avant de sortir la « herd », t'iras jusqu'à la butte de l'Ours. Te les trouveras là, ben évident... Et, maintenant, allume la boucane et allons manger !

On rentre, on mange, on se couche.

Quand il se réveille, Nap, curieux, va jeter

un coup d'œil par la fenêtre. La fumée traîne sur la lune, une longue buée bleu pâle. Les vaches piétinent sourdement leur bouse. Un hibou pleure sa faim.

C'est beau la vie!



Bébé Nap grandira encore un peu, et son nom grandira avec lui. Il sera Napoléon, sauf pour ses amis les plus intimes, qui continueront à l'appeler Nap, et pour sa mère, qui, en l'attirant vers elle pour l'embrasser, continuera à l'appeler Bébé.

Mais Jérémie dit:

— Allez, Napoléon, mon homme! Viens-t'en avec moè, j'te vas dompter.

Et Napoléon suit.

Jérémie lui apprend à soigner un cheval, un « ch'oual » comme il dit. Il lui montre à le harnacher et à l'atteler. Il l'emmène au bois.

Là, Napoléon apprend comment on entaille un arbre pour le faire tomber exactement là

où l'on veut qu'il tombe. Pourquoi il ne faut jamais « bûcher » sur les quatre faces, comme un « green » (traduisez « bleu », bien que « green » veuille dire vert) des Vieux-Pays. Et « pouppa » lui fera couper à son tour de petits arbres, tout petits, des trembles gros comme des jambes d'enfant.

En récompense, ce bel arc en bois de chêne, bouilli dans l'eau salée, bien poli au couteau; des flèches en bois de saskatoon, avec lesquelles Napoléon apprend à tuer un lièvre, quand celui-ci, apeuré de l'être humain aperçu, mais plus encore du danger inconnu, tapi dans le fourré, reste assis sur son train de derrière, les oreilles pointues, sans se décider au courage de fuir.

...Le bois, les bêtes, Jérémie connaissait tout cela. Et, quand Napoléon lui demandait:

— Ouah! et pourquoi donc à ça?

...Il y avait toujours une belle histoire en réponse, une histoire si belle qu'évidemment cela devait être comme cela.

NAPOLÉON



Beau sentier, en somme, plein de murmures, à l'ombrage même de la nature, par où Napoléon s'acheminera vers l'adolescencè.

Dans sa petite tête brune aux yeux bridés, coiffés de l'ébouriffement de cheveux trop raïdes, il s'efforçait d'ordonner chaque chose à une certaine place.

Le monde devait être partout comme le bois. Tout s'y ressemblait, sans être vraiment pareil... Dans le bois, on veut toujours aller plus loin... Ici, il y a quelques trembles, quelques saules, quelques branches de pembinas, un peu d'herbe, de l'eau qui croupit et, sur cette eau, un rayon de soleil sur lequel dansent des maringouins. Plus loin, on sait bien qu'on retrouvera aussi des trembles, des saules, des pembinas, de l'herbe, de l'eau et une danse de maringouins. Cela, Napoléon aurait pu le prédire. Mais il savait aussi que l'arrangement de toutes ces choses était différent là-bas d'ici. Il

riait en songeant aux « blancs purs », qui ne savent pas, et qui, pour cela, « s'écartent » dans le bois, si bien qu'on est obligé de les ramener jusque chez eux. Et, même là, ils ne se reconnaissent plus, à force d'avoir tourné... Oui, tout se ressemble dans la forêt et pourtant rien n'y est pareil... Il doit en être de même des hommes.

C'était là, sans qu'il s'en doutât, reprendre l'un des plus antiques raisonnements de la race rouge. Cet instinct de ne jamais se perdre dans la forêt, il l'avait hérité par la seule grâce d'une goutte de sang indien. Et, telle est la récompense que donne la nature, à qui apprend à la chérir, jusqu'à la connaître dans ses détails.



En même temps que s'affermissait chez lui l'intelligence plastique de la race, son corps ne restait pas sans s'enrichir. Chaque jour,

cette même nature qui lui dispensait les trésors du raisonnement le comblait d'un accroissement des forces. Si généreusement, qu'il éprouvait, chaque jour, le besoin d'en dépenser le trop-plein, cet excès qui ne semblait pouvoir tenir sous sa peau, tant cette peau hâlée était tendue sur de jeunes muscles mobiles, longs et fuselés.



« Taureau » avait, depuis longtemps, quitté le foyer paternel pour se faire une vie bien à lui. Mais il apparaissait parfois, sa figure tannée surmontée d'un chapeau melon posé de travers, le cou énorme engoncé dans du celluloïd luisant, et les pieds chaussés de cuir verni. Quand il avait enlevé sa salopette bleue à raies blanches, il montrait fièrement un complet de confection dont l'étoffe s'était pliée à tous les angles de son corps. D'un sac en cuir jaune sortaient les bonbons pour les frères et sœurs, les boîtes de tomates en conserves pour « ma-

ma » et, enfin, la bouteille carrée. La figure de Jérémie se fendait d'un large sourire en travers. Taureau débouchait le flacon d'un coup du plat de la main sur le fond, ce qui faisait sauter le bouchon avec sa cire, vernissait de sa paume calleuse le goulot, et emplissait deux tasses.

Il racontait ensuite ses voyages.

Il nommait des villes — ces villes qui poussaient comme des champignons d'un bout à l'autre de l'Ouest canadien, — des rivières et des gens. Jérémie le coupait pour lui demander s'il n'avait pas rencontré le vieux X... ou le vieux Z... Et l'histoire se mettait à barbotter dans un remous.

Taureau mimait les maîtres pour lesquels il avait travaillé. Il décrivait la robe et les tares des chevaux avec lesquels il avait labouré. Il narrait des aventures de grandes soûleries après le battage des grains.

Cela se continuait tard dans la nuit, jusqu'à ce que la bouteille de gin fût bue, et que la

lampe fût presque vide de pétrole et se mît à faire voler des flocons de noir de fumée. Alors, Taureau enlevait sa veste et, à moitié habillé, se couchait sur la grande paillasse, à même le parquet, entre ses frères et sœurs.

Après le déjeuner il repartait pour une destination inconnue, laissant à Napoléon la nostalgie de l'action lointaine.



Je crois que c'est vers cette époque-là que Jérémie se laissa aller à boire plus qu'il n'était bon pour lui de le faire. La faute en est au « Chétèque ».

Le « Chétèque » était un métis vagabond. Je crois qu'il s'appelait Lespérance. Son nom importe peu. Il avait un goître qui le faisait ressembler à un cormoran. De là ce surnom. « Chétèque » veut dire cormoran en cree.

Le « Chétèque » était un paresseux, hableur et ivrogne.

Sa principale sagesse consistait à se faire nourrir à tour de rôle par chacun de ses vieux camarades de jeunesse, afin de pouvoir amasser plus d'argent et acheter de la liqueur.

Après les battages, il débarqua chez Jérémie avec deux caisses de gin. C'était son habitude de transformer immédiatement en liquide tout l'argent qu'il gagnait. « Ainsi, disait-il, il ne serait pas tenté de le manger. »

Le « Chétèque » était assez plein d'histoires pour tenir son monde sous le charme. Il était né conteur. Il avait pris part aux deux rébellions de 1870 et de 1885. Il était assez fourni d'un fond inépuisable sur lequel il brodait d'abondants épisodes. Dans chacun d'eux, il jouait un rôle plus héroïque que nature.

Jérémie buvait parce que rien ne donne soif comme d'entendre raconter une histoire mouvementée.

Domitille était moins forte que le gin, et elle le savait. Tant que durèrent les bouteilles,

elle dut se résigner à subir la présence de « Chétèque ». C'était un homme grand et fort, aussi grand et aussi fort que Jérémie lui-même, et qui mangeait d'un appétit proportionné à sa taille, en dépit de l'alcool.

Tard, au milieu de la nuit, Jérémie et lui tombaient fraternellement sous la table, où Domitille et les enfants, épouvantés, les laissaient dormir d'un sommeil sonore de rots et de ronflements.

Enfin la provision de poison toucha à sa fin, et Domitille comprit que Jérémie défendrait plus mollement son hôte, puisqu'il n'y avait plus rien à boire.

Lorsque le « Chétèque » se réveilla de l'ivresse de la dernière bouteille, ce fut pour voir, dressée au-dessus de lui, la figure vengeresse d'une femme amaigrie et désespérée, qui brandissait une poêle à frire dont elle menaçait de lui fendre la tête.

Le « Chétèque » comprit et fila...



Mais le mal était fait. Jérémie ne cessa plus de boire.

Napoléon l'accompagnait maintenant à la ville, tous les deux jours, pour aller vendre du bois. Le bois à peine vendu, Jérémie ordonnait à l'enfant de garder les chevaux et il s'en allait, lui, vers un petit hôtel, dont il connaissait bien le bar. Il en revenait en titubant, sans avoir acheté de provisions pour la maison.

Pendant le retour, il somnolait sur la traverse du traîneau et, parfois, il tombait dans la neige. Il fallait alors que Napoléon le ramassât et prît soin de lui, tout au long d'une nuit froide et singulièrement brillante d'étoiles cruelles, jusqu'à la maison.



Si bien qu'un beau jour, Adelina et sa cadette Jessica quittèrent la maison, pour s'en

aller travailler à la ville, comme servantes d'hôtel, après avoir fait remarquer que, « à la « fin, c'était ben trop tannant d'avouère af- « faire à un ivrogne dans la maison, quand « ben même qu'c'vieux chien d'ivrogne y « s'rait not' père, oui, not' père! »

Jérémie fut pris d'une drôle de toux sèche. Ce fut Napoléon qui s'en alla seul à la ville vendre le bois, et les affaires allèrent un peu mieux, parce que l'argent de la charge passait en farine et en lard, au lieu d'être jeté par-dessus le comptoir d'un bar.

Napoléon ramena même, un jour, le médecin, le docteur Lightfoot, et le praticien, après avoir appuyé son oreille sur la poitrine et sur le dos de Jérémie, crut bon de l'avertir que, désormais l'alcool porterait pour lui un nom tout particulier.

— Cela signifie poison, dit-il sévèrement (et sa moustache rousse, coupée en brosse, découvrit des dents singulièrement mordantes). Je vous laisserais bien en boire autant qu'il

vous en faudrait pour vous emporter à six pieds sous terre. Mais vous avez une femme qui vaut cent fois mieux que vous, et des enfants. Ils ont besoin de votre travail. Probable que cela ne vous fait pas grand chose. Mais c'est mon devoir de vous avertir que vous mourrez vite, si vous continuez à boire.

Sur quoi Jérémie fut pris d'une sainte frousse et promit d'être sobre.

Il le fut pendant quinze jours...



On l'enterra à l'automne. Charley MacNab, qui aida à l'ensevelir, contemplait avec stupeur ce corps gigantesque, étendu sur le grabat, les mains jointes autour du buis bénit.

— Mort! disait-il. C'est pas créyable! Un homme si grand et si fort! Mort! Comment que je ferai, moué, qui suis petit, pour me défendre de mourir?

Jérémie enterré, il y eut un conseil tenu par

les voisines. On ne pouvait pas laisser à Domitille la charge de tous ces enfants. Cinq d'entre eux s'échelonnaient encore de deux à dix ans. On lui laissa le bébé et Napoléon, et oncles, cousins et amis se partagèrent le reste en disant:

— Ouah! un de plus à nourrir ça ne s'y connaîtra pas dans la maison! Domitille, quand c'est que vous voudrez les voir, y a une place pour vous à table et on trouvera bien à vous coucher!

Le bébé mourut à son tour et Domitille préféra s'en aller à la ville lessiver le linge, de ses longs bras maigres à peau noire et rèche.

Napoléon suivit son cousin Frank Boxer qui, après une courte visite en Manitoba, s'en retournait dans l'Ouest, où il était cow-boy au service de la 96. C'était le nom que portait cette compagnie, à cause de la marque de ses chevaux. Napoléon avait alors seize ans.

Il apprit, sur le ranch, tout ce que peut savoir un cow-boy. Il était habitué à monter

à cheval dès sa plus tendre enfance et il n'eut de peine à devenir un excellent cavalier. Le vieil Alpin Mac-Ivor, qui était le chef du personnel de la 96, et avec qui j'ai souvent parlé de Napoléon, le tenait à haute eſtime. Il prétendait que personne n'était aussi prompt que lui à comprendre le caractère d'un cheval. Et je le crois sans peine. On n'aurait pas fait un gros traité d'hippologie avec ce qu'ignorait Alpin et il mit véritablement beaucoup de patience à inculquer sa science à Napoléon. Trois années d'apprentissage firent de Napoléon un des meilleurs cow-boys qu'on pût rêver.

Il sut que sa mère, là-bas, au Manitoba, souffrait de rhumatismes. « Taureau » le lui avait mandé dans une lettre malhabile. Domitille travaillait difficilement, et Taureau lui envoyait, chaque mois, un petit mandat. Il demandait à Napoléon d'en faire autant. « Pour Adelina et Jessica, disait-il, elles auraient bien laissé crever la vieille ! » L'argent

qu'elles gagnaient à servir les tables d'hôte passait à acheter de la poudre de riz, des parfums à bon marché et de la fausse dentelle.



On n'imagine point combien un garçon sensible peut aisément pécher par amour. Cette lettre de Taureau fut, pour Napoléon, la cause de graves ennuis. Il envoya tous les mois une partie de son salaire à sa mère. Mais ce salaire n'était pas très élevé. Car, si Alpin Mac-Ivor s'y entendait en chevaux, il n'était pas moins connaisseur dans l'art de diminuer les payes. Les gars de la 96 ne recevaient pas plus d'argent qu'il ne le fallait.

— Vous avez de quoi manger, vous avez de quoi fumer, vous avez de quoi vous habiller, disait-il, mais, du diable, si je vous donne de quoi être toujours soûls à jouer du revolver dans les bars, au lieu de vous occuper de vos chevaux.

Sur quoi il enfonçait jusqu'aux yeux son grand chapeau de feutre beige, sifflait son poney, qui arrivait de lui-même, le sellait, l'enfourchait, mordait sa chique et faisait cinquante milles pour s'en aller au village boire un verre de whisky et échanger les nouvelles avec le marchand, le patron de l'hôtel et le maître de postes; tous, gens de son rang, comme il disait, bien qu'il affectât de n'être pas fier.



Ce fut derrière ce bar que Napoléon, un certain jour, fit la connaissance d'un homme grand et maigre, blond, mais basané, portant revolver et ceinture de cartouches, regardant perpétuellement autour de lui, et auquel le patron du bar parlait bas et avec respect. Il s'appelait Axel Johansen et il était, je crois, Norvégien. Napoléon lui plut. Il s'informa de

ses gages. Il haussa les épaules lorsqu'il entendit parler de quarante dollars par mois.

— Je t'en donnerai cent! dit-il. Qui se soucie de perdre son temps pour quarante dollars par mois, et même pour cinquante, quand il sait monter à cheval et se servir d'un lazzo?

Sans doute, Napoléon ne savait pas le métier exact d'Axel Johansen. Alpin aurait pu le renseigner. Mais il va de soi qu'Alpin n'était pas là. Sans quoi Axel Johansen n'eût sans doute pas paru. Car, même lorsqu'on joue du revolver comme Axel en jouait, on ne se soucie guère de se rencontrer avec un homme à qui l'on a volé des chevaux, surtout si cet homme est de la trempe d'Alpin MacIvor, et qu'il mouche une bougie à vingt pas, d'une balle de son 45 Colt. La tête d'Axel était mise à prix, des deux côtés de la frontière, et un certain nombre d'éleveurs avaient juré sa perte. Mais Axel semblait avoir un service de renseignements qui fonctionnait bien, et j'ai toujours soupçonné quelques pa-

trons de bar d'avoir touché de royaux pourboires de la main du plus grand voleur de chevaux qui ait jamais écumé l'Ouest américain et canadien.

Napoléon était parfaitement naïf et il aimait sa mère. De plus il avait dans les veines quelques gouttes de sang sioux, et, qui ne sait que les Sioux ont toujours eu un faible pour les chevaux des autres? Ce sont là les arguments mêmes dont se servit, quelques mois plus tard, M. Lippset, avocat, lorsqu'il plaida pour Napoléon. Ils n'émurent que médiocrement la Cour. Aussi bien, les circonstances étaient graves. Axel avait été surpris par la police montée, au moment où il franchissait la frontière avec une bande de chevaux volés au Montana. On m'a dit que les autorités avaient été mises en éveil par Alpin Mac-Ivor. Et il est de fait que chaque fois que je lui ai parlé de cette affaire, il a cligné mystérieusement de son petit œil bleu clair, qu'on penserait inoffensif. John Mac-Clure, sergent de la

police montée, paya de sa vie la prétention qu'il eut d'interpeller Axel en pleine prairie, et le Norvégien fut abattu par un petit gars à tunique rouge, frais émoulu du Yorkshire, et qui préférait ne pas courir de risques inutiles. Napoléon fut pris au moment même où il allait mettre la main sur la crosse d'un de ses revolvers, ce qui le sauva probablement de la potence. Il contempla un instant les deux corps étendus côte à côte. La tête de MacClure était une compote aussi rouge que sa tunique. Axel avait reçu la balle en plein cœur. Il y avait une tache gluante sur sa chemise noire, et sa figure était d'une blancheur verdâtre. Les chevaux, épouvantés, tourbillonnaient autour d'eux. Le soldat de la police montée, qui avait arrêté Napoléon, fut obligé de le soutenir. Cette défaillance, rapportée honnêtement à l'audience par les agents de la force publique, impressionna les juges plus favorablement que la plaidoirie de M. Lippset. On tint compte de ce que Napoléon n'était

guère encore qu'un enfant, de ce qu'il n'était pas blasé sur la vue du sang et il ne fut condamné qu'à trois ans de prison.

Au surplus, il s'y conduisit si bien que sa peine fut diminuée de moitié.

II

Je me suis étendu longuement sur l'enfance de Napoléon. C'est qu'un homme qui n'a pas été élevé dans les mêmes conditions que lui ne pourrait pas, sans cela, comprendre son caractère. Il va de soi que Napoléon n'aurait jamais raisonné comme un professeur de mathématiques ou de philosophie, bien qu'il en ait su peut-être davantage sur la philosophie de ce monde que l'un et l'autre de ces messieurs. Je suppose, également, que si, par suite d'un cataclysme quelconque, — notez bien qu'il arrivera un jour ou l'autre! — notre civilisation disparaît, un type élevé comme Napoléon, se débrouillera plus facilement que le professeur de mathé-

matiques et le professeur de philosophie. Même, il sera plus utile à l'humanité. Mais ces considérations n'entrent pas dans le cadre de l'histoire de Napoléon, que je continue.

Napoléon fut à mon service de la façon suivante: Abraham Staunchers, le gardien-chef de la prison, était au bar et nous buvions ensemble un whisky and soda dans des verres de quatre onces. C'était moi qui payais, naturellement. Je venais de vendre des chevaux dans la ville, et je m'en retournais. J'avais payé mon cow-boy, et il en avait profité pour se soûler d'une façon monstre. Des bouteilles cassées, un jeune fermier, affalé dans un fauteuil avec un bifteck appliqué sur son œil gauche (légèrement poché) et maintenu par un bandeau, une certaine effervescence générale, témoignaient encore du désordre qu'avait causé Billy avant d'être emmené au poste d'où il ne sortirait que pour aller en prison.

— Ce qui m'embête, dis-je à Abraham, c'est que me voici sans personne. Billy n'était pas

un mauvais garçon et, en ce moment, je ne sais trop sur quel pendard je vais tomber.

Abraham avala son verre en faisant la grimace.

— Oh! je puis vous donner un type épatant. Il sort demain de prison.

— Fichue recommandation!

— Ne vous y trompez pas, ce sont parfois les meilleurs gars. Celui dont je vous parle s'est bien conduit, et je l'avais pris à mon service. On me dit que c'est un des meilleurs cow-boys de l'Ouest. Il avait été condamné à trois ans de prison pour une bêtise. On lui a remis la moitié de son temps à cause de sa bonne conduite.

— Vous répondez de lui?

La figure d'Abraham Staunchers prit l'expression même de la prudence.

— Qui ne veut pas tomber en dette, dit-il, ne répond jamais que pour lui-même... Étant bien entendu que l'homme est sujet à l'erreur, et que je puis me tromper tout comme un

autre, je pense honnêtement que Napoléon La Ronde est un plus honnête homme que bien d'autres qui sont en liberté.

Il regarda de travers le patron du bar, et je crus comprendre qu'il en voulait à la qualité du whisky qu'on lui avait servi.

La plus authentique bouteille de Johny Walker peut contenir une mixture préparée dans un coin secret de la cave. Et l'argent qu'on en retire porte en soi des circonstances atténuantes.



Je fis la connaissance de Napoléon, le lendemain, dans ce même bar. Il était accompagné d'Abraham Staunchers et d'un colosse blond et magnifique. C'était le frère de Napoléon, Hormidas (Taureau) et son apparition me renvoyait dans les fresques historiques. Elle ressuscitait pour moi l'ancêtre de la famille, ce La Ronde, évidemment gigantes-

que et blond compagnon de La Vérandrye, et qui, au XVIII[e] siècle, avait croisé avec une femme indienne de la prairie, son sang français. Autre belle chose: cette façon calme mais décidée, dont Taureau accompagnait la première sortie de la prison de son frère, comme pour dire:

— Si vous avez quelque chose à dire sur la famille, adressez-vous à moi.

On y aurait regardé à deux fois. Taureau avait six pieds cinq ou six pouces anglais; ce qui, exprimé en système métrique, fait un bon mètre quatre-vingt-quinze. Une encolure et des épaules en proportion. Avec cela, une belle figure agréable; un beau type d'homme, ma foi! Son poids, sa taille l'empêchaient d'exercer le métier de cow-boy, qu'il eût aimé entre tous, disait-il. Mais il n'y avait pas de charretier meilleur que lui, et les plus gros chevaux clydes, des bêtes de deux mille livres, se cabraient impuissants et superbes sous la maîtrise de ses mains énormes.

J'offris une tournée générale, et Taureau la rendit. Napoléon voulait payer à son tour; je l'en empêchai. Cela ne faisait pas l'affaire d'Abraham Staunchers, dont le gosier était prêt pour une troisième tournée, à condition que ce fût son ex prisonnier qui la payât. Mais je m'y opposai.

Dans le train qui nous ramenait à Moose-Jaw, où je devais retrouver mes chevaux de selle, Napoléon me raconta son histoire. J'aurais voulu le faire parler sur son temps de prison. Il s'y refusa pudiquement. Cela avait marqué d'un pli sérieux cette jeune figure brune et joliment profilée, aux yeux honnêtes et amicaux. Napoléon était beaucoup moins grand que son frère, et bâti surtout en souplesse. Lorsqu'il eut échangé les haillons qu'on lui avait donnés au sortir de la prison pour des « chappareros » de cuir à franges et une chemise de satinette noire, il fut ce fort et joli garçon de bonne taille, élancé, fin des hanches, vers lequel la servante d'hôtel coula

un regard langoureux. La tranche de viande qu'on lui servit était bien plus large que la mienne. Pourtant, j'avais aussi mes succès dans l'hôtel. Mais c'était avec la chambrière, qui avait peu d'influence sur le destin des portions. Je regrettai de n'avoir pas fait un brin de cour à la cuisinière, qui était une grosse commère assez ragoûtante. Mais nous partions le lendemain, et il était un peu tard pour réparer cette erreur.



Napoléon n'eut pas plus tôt le derrière sur un de mes chevaux, qu'il se transfigura. Nous nous hâtâmes de sortir de la zone fermière. Les agriculteurs aiment le blé, cela va de soi. Mais l'éleveur, le marchand de chevaux et le cow-boy ont horreur de ces champs symétriques. Dès qu'ils ont touché le chèque du fermier — et le fermier n'est bon qu'à payer, et à rien d'autre, dit le cow-boy — ils se hâtent

de s'évader de là. Au sud, c'est — ou, plus exactement, c'était à l'époque — la prairie vallonnée, couverte de buffalo-grass, court et dru. Les grandes migrations du printemps étaient terminées, mais, dans chaque trou d'eau, il restait encore des couples de canards amoureux. Parfois, une poule de prairie, ou un lièvre, détalait sous le pas de nos chevaux. Les loups s'asseyaient sur leur train de derrière pour nous voir passer, bien certains que nous ne les tuerions pas, et nous fîmes partir deux antilopes. Beau spectacle, que Napoléon regardait passionnément.



Je l'employai à mon service, toute cette saison-là, et je n'eus qu'à me louer de lui. A Bute, dans le Montana, il entra sans enthousiasme dans le « saloon » (lisez: le bar) d'un hôtel. Les murs y portaient encore des traces de balles et il me dit qu'Axel y avait tué deux

hommes devant lui. C'était tout ce passé odieux qui lui remontait devant les yeux.

Il buvait un peu, mais moins que Billy. Son ivresse n'était pas mauvaise. Il n'avait pas du tout le caractère querelleur. Il aurait eu maintes occasions de me voler de l'argent, mais il était honnête. Il me donna pleine satisfaction, cet été-là, et je l'aidai à trouver une place pour l'hiver, avec la promesse que, dès le mois de mars, il viendrait me rejoindre au premier appel.



Il fut exact au rendez-vous et je le trouvai à Bute. Mon occupation d'alors était d'acheter des chevaux dans le Montana et de les revendre au Canada avec un bénéfice aussi considérable que possible, mais dont j'avais fixé à cinq dollars par tête de cheval la limite inférieure. Car il faut tenir compte des carnes qu'on est obligé d'acheter pour mettre la main

sur un lot où trois ou quatre belles bêtes vous regardent avec l'air de vous promettre deux ou trois cents pour cent de votre argent. Les deux ou trois carnes qu'un éleveur avisé vous refilera à cette occasion ne peuvent pas, décemment, vous rapporter plus de dix pour cent de votre argent. A moins qu'on ne tombe sur une mine d'or — les seules qui rapportent ! — c'est-à-dire un lot d'émigrants tout frais arrivés d'Europe. Le vrai génie du commerce des chevaux consiste à trouver ces gens-là. Autrement, on végète. Et je ne me souciais pas de végéter.



Belle vie saine que nous menions ! « Cela manquait de femmes », comme me le criait joyeusement mon concurrent le plus redoutable : Monge, que je croisai, alors que, monté sur sa jument grise, il s'en allait, à trois cents milles de là, séduire quelque éleveur avec de

belles paroles et le poids d'un crédit bien soutenu sur la place. Nous étions à peu près du même âge. Nous étions arrivés la même année, et nous rivalisions ensemble à qui ferait le plus d'affaires. Cela, sans basse jalousie. Si Monge et moi ne nous sommes jamais associés, c'était simplement parce que l'émulation nous piquait au jeu, et nous faisait faire de meilleures affaires. Il n'était pas, à cette époque-là, le gaillard un peu alourdi par la vie plantureuse de brasseur d'affaires dans laquelle il a sombré depuis ses malheurs conjugaux. Il épousa la fille d'un fermier irlandais. Ce mariage a mal tourné. J'aurais pu le lui prédire, s'il m'avait demandé conseil. Mais il ne m'aurait pas écouté.

Ça manquait donc de femmes, pas tous les jours, Dieu merci! car nous savions cueillir des heures brèves. Napoléon, qui avait hérité de son père le goût de jouer du violon, s'arrangeait toujours pour faire danser partout où nous séjournions deux ou trois jours. Quand

on a soûlé à blanc les danseurs gênants, et bien excité les « créatures », comme disait Napoléon, on ne s'embête pas.

Mais cela c'était la menue distraction. Juste pour l'hygiène, vous comprenez! Ni Napoléon, ni moi, ne nous laissions détourner de notre but pour si peu de chose. Ah! s'il s'était agi d'une Française, de celles dont Toulet a chanté...

Douce à la main, douce à l'entendre,
Du feu comme un caillou...

c'eût été différent!

Nous avions des joies plus profondes. C'est étonnant comme l'amour du cheval vous travaille. On discutera deux heures sur une épaule, sur un jarret, sur un pied, sur une croupe. Et Napoléon était connaisseur. Quand il avait dit : « C'est une image, une vraie image », je pouvais acheter le cheval sans crainte.

Il y avait le plaisir de conclure un marché, ou, plus exactement, de le débattre. C'est une lutte amusante, et il faut y avoir souvent touché des deux épaules pour en connaître tous les secrets.

Et la prairie avec son grand air pur? Et les coups de vent qui vous courbent sur votre selle? La joie de courir après un cheval qui s'échappe? Celle de réussir un beau coup au lazzo? Les plaisirs du débourrage des chevaux qui ne se sont jamais imaginés qu'on aurait la prétention de les monter, jusqu'à ce qu'ils s'efforcent de se débarrasser d'un cavalier bien accroché sur sa selle, et muni d'éperons à larges molettes acérées?



Tout cet été-là, Napoléon fut, pour moi, le plus dévoué des auxiliaires. J'admirais sa beauté de statue équestre, l'aisance avec laquelle il se tenait sur les chevaux les plus

sauvages, la grâce heureuse du mouvement avec lequel il lançait le lazzo.

Sa gaieté était délicieuse. Et aussi sa finesse d'esprit. Il avait des vues de bon sens profond qui bouleversaient ma conception artificielle des choses. C'est que j'avais été pétri par des livres, des lois, et des coutumes. On s'était appliqué, dès mon enfance, à me créer cette impersonnalité conventionnelle dont s'honorent les gens civilisés. Lui, au contraire, élevé au contact de la vie magnifique et cruelle, en avait appris les leçons les plus directes. Il avait une morale naturelle de l'amitié, de la haine, de la solidarité, que j'admirais. Il raisonnait des choses, comme si ses arguments lui avaient été dictés par les forces les plus mystérieuses du monde. Le mythe d'Antée ressuscitait pour moi. Napoléon touchait la terre de ses deux pieds et c'était d'elle qu'il tirait sa force. Ma faiblesse venait des nombreux tapis interposés entre la terre et moi. Je n'avais plus le contact; et, même

lorsque je faisais un effort pour m'approcher de la terre, c'était elle qui refusait de me reconnaître. J'étais un être artificiel et parfaitement absurde, sauf dans ce monde irréel, construit par le cerveau de quelques hommes, où j'étais né.

L'hiver nous sépara. J'étais allé chasser dans une forêt du Nord, et mener une vie austère au milieu des splendeurs de la neige, dans une cabane en troncs d'arbres, à l'abri d'un bouquet de trembles argentés et d'épicéas veloutés.

Là, dans ma solitude, je pensais souvent à Napoléon. Il travaillait au Montana, où il avait accepté de s'occuper, durant l'hiver, des vaches d'un gros éleveur. J'imaginais son existence. Il cassait la glace de l'abreuvoir, chaque jour, et pompait ferme, pour trois ou quatre cents vaches couvertes de givre, qui se pressaient à qui arriverait la première à l'abreuvoir, et, qui, une fois la place conquise, réfléchissaient longtemps avant de risquer

leurs naseaux à la morsure de l'eau. Il pelletait la neige et fourchetait le fumier. Il tranchait au coupe-foin les meules couvertes de neige. Il tirait de son mystérieux petit coffre noir le violon de quatre sous dont il faisait chanter les cordes sur des rythmes de gigue. Il devait faire danser les jeunes filles métisses, ce qui offre des avantages certains. Pour moi, j'étais voué — je soupirais! — pendant de longues semaines encore, au démon de la chaſteté. Là-dessus, je prenais ma carabine, et je chassais furieusement. Mais il m'arrivait de désirer ardemment l'époque où, botte à botte, Napoléon et moi conduirions de nouveau le hennissant troupeau de chevaux à travers la libre prairie ondulée.



...Ce jour vint. Napoléon, fidèle au télégramme que je lui avais envoyé, m'attendait à la petite ſtation, le long du Canadian Pacific.

De larges vols d'oies remontaient vers le Nord, très haut, en triangles. C'étaient les chantres les plus bruyants du printemps, mais non les plus mélodieux. Ils en criaient la joie, et cette même joie se lisait dans les yeux de Napoléon.

Nous bûmes ensemble le coup de l'étrier, et nous filâmes vers les États-Unis, où, dès l'automne précédent, j'avais amorcé des négociations en vue d'un important achat de chevaux. J'avais engagé avec Monge un pari, à qui des deux réussirait la meilleure saison. J'avais quitté Monge à Edmonton, où, après avoir courtisé avec succès une demi-douzaine de servantes d'hôtel, il filait vers le Nord, pour acheter des fourrures. Car ce diable de Monge était l'activité même!

Théoriquement, j'aurais dû avoir sur Monge une avance d'une bonne quinzaine de jours. Mais, avec un gaillard de sa sorte, il fallait s'attendre à tout. Et de fait, quand j'arrivai à la dernière étape avant la fron-

tière, chez David Laprugne, l'éleveur canadien, j'y trouvai Monge, tranquillement attablé devant une bouteille de gin, en face du joyeux David. Il tourna vers moi sa figure gaie, dont les yeux changeants varient d'un gris incertain à la teinte noisette, et éclata de rire. Il m'avait déjà battu d'une demi-journée. Il était plus maigre qu'à l'automne précédent. Les vents du Nord, qui font généralement tourner au cuivre sale les teints les plus blancs, n'avaient réussi qu'à lui donner la couleur d'une brique de bonne qualité. Sa large poitrine faisait éclater la chemise de satinette, et sa peau de femme — oui ! une véritable peau de femme ! — se moirait de reflets à chacun des mouvements de ses pectoraux puissants.

David nous prépara un dîner plantureux. Pendant ce temps, Monge observait avec satisfaction la figure de Napoléon. Ce dernier se leva pour aller donner à nos chevaux de selle l'avoine de David.

Monge me dit :

— Quand tu n'en voudras plus, passe-le-moi. Un tantinet diable, n'eſt-ce pas?

— Oui, lui dis-je.

— Juſtement les hommes comme je les aime. Ça vit au moins. Ne me parle pas des endormis.

Et il se mit à taquiner David sur l'habitude qu'avait celui-ci de se servir d'une bouteille de whisky pour mesurer le temps.

Cette plaisanterie mérite une explication. Monge prétendait que, chaque soir, David s'inſtallait devant une bouteille de gin, et qu'il n'allait se coucher qu'après l'avoir vidée. Toujours d'après Monge, si quelqu'un arrivait chez David au milieu de la nuit et lui demandait l'heure qu'il était, David, élevant la bouteille, la contemplait une seconde à la lueur de la lampe, évaluait la quantité du liquide absorbé, et vous disait l'heure, à une minute près. Mais Monge, cerveau de poète, embellit souvent la vérité. Cependant il répétait la chose avec assez de force pour avoir

créé une légende, dont David était très fier.



A quelques jours de là, j'étais sur le chemin du retour, et, cette fois, j'avais la sensation d'avoir battu Monge. Je le devais un peu à Napoléon qui, décidément, était un garçon précieux. Lui-même avait négocié pour moi deux excellents marchés. Eût-il même touché une commission pour me faire prendre les deux lots de chevaux choisis par lui que je faisais encore une excellente affaire.

Il me restait encore un lot de chevaux à acheter. Je l'avais vu à l'aller, j'avais convenu du prix et j'avais versé des arrhes, afin que Monge ne me le soufflât pas. J'arrivai dans les environs du ranch où j'avais affaire, assez tard, le soir, et j'établis mon camp au bord d'un ruisseau, où il y avait tout ce qu'aiment à trouver les chevaux, de la bonne herbe tendre et de l'eau. J'avais dépassé de deux milles

environ un autre camp, où il y avait deux cow-boys qui faisaient cuire du bacon dans une poêle, à la chaleur d'un petit feu sauvage. L'un d'eux était Boxer, un assez mauvais sujet. Il avait travaillé à la 96 avec Napoléon, et Alpin l'avait congédié pour mauvaise conduite habituelle. L'autre m'était inconnu, mais je suis certain qu'il ne valait pas grand'chose.

Je fis à Napoléon des recommandations de vigilance, et je m'en allai prendre livraison de mes chevaux. L'éleveur me garda à dîner, et il fut convenu que j'irais chercher les bêtes, le lendemain matin de bonne heure. Elles étaient dûment parquées dans un corral, et il n'y avait pas à craindre qu'elles ne s'en échappassent.

Lesté de viande froide, de confitures, de cake et de thé, je repris, à la nuit bien tombée, le chemin du campement. Il faisait bon vivre. Mon cheval fit un écart pour éviter un skunce, qui heureusement ne nous arrosa pas.

Mais il avait abondamment compissé l'herbe, tout autour de lui, et la fade odeur cadavérique de son musc me mit au galop pour la fuir.

Du haut de la butte, j'aperçus entre les saules et les trembles maigres de la coulée, le feu du campement. Il se reflétait joliment dans l'eau. Tout était silence, et je ne songeai pas à m'en étonner sur le moment. Je descendis l'escarpement assez raide qui menait vers le bas-fond, ou, plutôt, mon cheval se laissa glisser jusqu'en bas sur son train de derrière.

Un spectacle m'attendait, qui me laissa tout d'abord pantois. A la lueur du feu, un homme parfaitement nu, assis sur une vieille caisse de conserves, méditait, dans la pose exacte du *Penseur* de Rodin. Les reflets de la flamme mettaient sur ce corps des rougeurs extraordinaires. A présent que je revois la chose avec calme, cela était d'une beauté incontestable. Mais, au premier instant, je ne songeai pas à la beauté.

Sans descendre de mon cheval, je m'avan-

çai lentement vers cette statue de la méditation. Elle ne s'anima que lorsque je fus tout près d'elle. Napoléon, la tignasse en désordre, me regardait d'un air consterné :

— Pour l'amour de Dieu! Nap, m'écriai-je, qu'est-ce qui t'est arrivé?

La réponse fut laconique :

— Joué!

Je ne comprenais pas tout d'abord, je lui fis répéter :

— Joué?

— Oui joué! Quoi, j'ai joué et j'ai perdu mon « butin ».

Butin est le mot métis pour linge du corps. Ainsi, il était possible qu'un homme jouât vraiment jusqu'à sa chemise. Je partis d'un éclat de rire, et Napoléon fit chorus.

— C'est drôle, n'est-ce pas? fit-il.

Je trouvai cela drôle et je le lui dis, en riant jusqu'aux larmes. Puis, un peu calmé de mon rire — j'en avais plus mal aux flancs que

si j'avais monté sur un sauteur en liberté — je demandai des explications.

Il paraît qu'après mon départ, à la tombée de la nuit, Jim Boxer et son acolyte étaient venus « veiller » au feu de Napoléon. Jim Boxer avait des cartes et il avait proposé une partie de « pedro » ou de « seven up », je ne me rappelle plus exactement lequel de ces deux jeux chers aux cow-boys — et Napoléon avait commencé par perdre tout l'argent qu'il avait sur lui. Pour se rattraper, il avait joué ses armes, puis sa selle, puis son cheval, puis ses habits, les uns après les autres... Il avait toujours et désespérément perdu.

— Idiot! lui dis-je, ne vois-tu pas qu'ils trichaient?

— Je m'en suis aperçu, dit-il, mais trop tard. Ils m'avaient déjà gagné mes armes, et je n'avais plus d' « atouts » pour me défendre.

— Bon, dis-je, cela te servira de leçon. Demain, tu monteras à cru un de mes poneys.

— Un de ceux que vous amenez? me demanda-t-il.

— Non! Ils ne sont pas dressés. Mais tu pourras prendre le petit bai. Il est très doux, et il obéit, même sans bride, à la pression de la jambe.

— Mais, reprit Napoléon, avec embarras, c'est que le petit bai est parti aussi.

— Comment? Parti?

Et, subitement, je me rappelai ce silence que j'avais trouvé si beau quelques minutes auparavant.

— Tu n'as pas joué mes chevaux, misérable! Où sont-ils?

— Ils... ils les ont... les ont... les ont gagnés... balbutia Napoléon.

— Comment? tu as eu l'audace de jouer mes chevaux?

Il courba la tête. Cela ne le sauva pas d'un direct à la mâchoire qui l'envoya rouler à terre, par-dessus la caisse qui lui avait servi de siège, dans le bruit des boîtes de conserves.

Je mis mon cheval au galop et je me dirigeai vers la lueur du feu des deux cow-boys, qui mourait doucement à deux milles de là.

Ils étaient partis, et il fallait attendre le jour pour les trouver. Je m'étendis sur l'herbe, à côté de leur feu, après avoir entravé ma monture. Je ne dormis guère cette nuit-là. Si Napoléon avait été à côté de moi, je l'aurais tué.



L'aube me parut triste. Vous pouvez croire que je ne m'arrêtai pas longtemps à contempler les jeux du brouillard sur le ruisseau.

La trace d'un gros troupeau de chevaux n'est pas difficile à suivre, et je m'étonnai que Jim Boxer et son compagnon n'eussent pas pris l'élémentaire précaution de diviser les bêtes en deux groupes et de partir chacun des deux côtés de l'horizon, ce qui aurait joliment compliqué ma tâche. Sans doute, comptaient-

ils, à eux deux, m'en imposer. Ils se trompaient. S'il y avait dans la prairie deux Français qui n'avaient peur d'aucun homme vivant, ce ne pouvaient être que Monge et moi. Et j'avais la prétention de valoir Monge, encore qu'il s'amusât souvent à me soutenir le contraire.

Un seul homme, à cheval, marche nécessairement plus vite que des gens qui conduisent des chevaux et je rejoignis mes sacripants vers le coup de midi. Ils s'étaient arrêtés pour faire souffler leurs chevaux de selle (le mien en aurait eu bien besoin!) et ils mangeaient tranquillement de minces tranches de bacon, rissolées à la poêle, quand j'apparus derrière eux. J'avais à la main un de ces longs pistolets Colt, du sérieux calibre de 45, et c'était de nature à les faire réfléchir. Leurs carabines étaient à l'arçon de leurs selles, sur le dos des poneys qui broutaient à dix pas de là, et je manœuvrai pour me placer entre mes deux gars et leurs montures. Puis je les invitai

à déboucler leurs ceintures de cartouches auxquelles étaient suspendus leurs revolvers, et à les jeter à mes pieds. Ils obéirent avec une docilité surprenante. Décidément la manière forte a du bon! Ce n'est qu'après qu'il se fut laissé désarmer que l'acolyte de Jim Boxer retrouva la parole.

— C'est-y que vous venez nous voler? demanda-t-il.

Je possédais à fond le vocabulaire de la prairie, et c'était le moment de m'en servir.

— Comment? mon Torvieu de chien, tu m'accuses de te voler, après que toi et ton compagnon m'avez enlevé mes chevaux? Tu n'as pas peur, toi!

Il tenta de raisonner.

— Écoutez donc, M'sieu! Vos ch'ouaux, nous les avons gagnés honnêtement à Napoléon.

— Honnêtement? Non, je ne sais ce qui me retient de te mettre une balle dans la tête. Je vais vous laisser ce qui est à vous et puis les

quelques piastres que vous avez gagnées à Napoléon.

« Pour le reste, y compris ses habits, sa selle, ses armes et son cheval, je le remmène. Vous trouverez vos armes, à vous, à la place où vous avez campé hier. Il n'y a guère plus d'une quinzaine de milles d'ici au poste de police montée, et si vous m'embêtez davantage, je vais faire un détour pour y porter plainte. »

Je rentrai triomphant à mon campement, où Napoléon, une bonne ecchymose au coin du menton, à l'endroit où j'avais cogné, m'attendait, toujours nu, entretenant avec soin le feu. Car, en ces jours d'avril, l'air était vif.

J'avais imaginé, chemin faisant, un moyen de le punir. Pour cela, j'avais caché ses habits dans mon porte-manteau. Je lui remis son cheval, sans un mot, et j'allai chercher mes acquisitions de la veille. J'eus beaucoup de mal à les ramener, parce que des chevaux parqués trop longtemps dans un coral, sentent le

besoin de s'amuser un peu. Ils le faisaient à mes dépens. Napoléon essaya de m'emprunter mon linge de rechange, mais je le lui refusai.

Taciturne, Napoléon, toujours nu, enfourcha son cheval, et travailla consciencieusement, pour m'aider à amener les chevaux chez David Laprugne, où je comptais passer la nuit. En réalité, j'aurais dû camper à vingt-cinq milles plus loin, si Napoléon ne m'avait pas joué ce mauvais tour.



Arrivé au ranch de David, Napoléon refusa d'entrer. Il alla se cacher à l'écurie. Je pénétrai dans la maison et le Canadien m'offrit immédiatement les prémices d'une bouteille de gin.

— T'es en retard sur Monge, mon gars, me dit-il. Monge a couché ici la nuit dernière, et il est parti à matin pour Moose-Jaw, en es-

sayant de te gratter. Tu peux être sûr que les vingt-quatre heures d'avance qu'il a sur toi ne seront pas perdues. Il connaît les bons endroits pour vendre des chevaux. T'arriveras bon second...

C'était aussi mon avis. Et je lui racontai la mésaventure qui m'était arrivée. Sans quoi, j'eusse filé droit vers le Nord, sans faire le crochet qui m'amenait chez David, et je serais arrivé à Moose-Jaw en même temps que Monge, qu'il était décidément bien difficile à battre à ce petit jeu.

Nous allâmes chercher Napoléon. Il s'était réfugié pudiquement dans le foin, et nous eûmes un quart d'heure de fou rire à le faire sortir de là, et l'amener, nu, la main sur le ventre, les yeux hagards, à la chaleur du poêle de David où un bon feu ronflait joyeusement. Après tout, cela valait bien la selle mexicaine que j'avais pariée avec Monge. On n'est pas tous les jours à pareille fête. Là-bas, dans son petit hôtel, sur les bords du lac

Manitoba, où David a pris sa retraite de l'élevage, c'est encore une histoire qu'il raconte volontiers à ses clients. Quelques-uns d'entre eux se plaignent de l'avoir entendue plus de dix fois. Mais, David a-t-il si tort de la raconter? Elle fait toujours son petit effet.

Je n'oublierai jamais le regard de Napoléon lorsque, après l'avoir laissé boire sa tasse de gin, je sortis de mon porte-manteau ses vêtements, et que je les lui remis. Il y avait dans ce regard un ressentiment qui me frappa. Il s'habilla sans mot dire. Et le reste du voyage ne fut pas gai. Certes, je ne pouvais lui reprocher aucune faute de service. Mais j'ai horreur d'un compagnon qui me boude.

A Moose-Jaw, la première personne que je vis, c'était Monge, radieux. Il était accoudé à un banc, et fumait un gros cigare en froissant négligemment les poignées de billets de banque que lui comptait Jim Watson, un des gros marchands de chevaux de l'endroit. Il

me coula un regard triomphant. J'avais compté sur Jim Watson, d'ordinaire mon meilleur client. Mais Watson déclarait que Monge lui avait absolument vidé son portefeuille. Pourtant, mon lot de chevaux était plus beau, et il en convenait avec un soupir.

Je dus vendre mes chevaux à droite et à gauche, comme s'il s'agissait d'un lot de bourrins sans valeur, un de ces lots qu'amène parfois un cow-boy vagabond. Cela me vexa plus encore que les quelques dollars que je manquais à gagner.



J'achetai la selle que je devais à Monge, pour avoir perdu mon pari. Une fort belle selle, ma foi, qui me coûtait bien quatre-vingt-cinq dollars. Il trouva que j'avais bien fait les choses, et me dit que j'étais un chic type. Nous allâmes arroser la selle. J'appelai Napoléon, mais Napoléon était introuvable.

Je racontai l'histoire à Monge, qui se tordit de rire, et commanda en cet honneur une bouteille d'extra-dry.

— Ton Napoléon me plaît de plus en plus, me dit-il. Non! mais, vois-tu, un type qui est capable de faire ça? C'est un as! Il a de la vie.



Le soir même, Napoléon vint me demander de lui régler son compte. J'insistai pour le garder, lui disant que l'incident était oublié. Il baissait les yeux, et je voyais bien à sa mine qu'il ne voulait rien entendre.

— Est-ce que tu me gardes rancune pour le coup de poing que je t'ai donné? Ça ne serait pas très « sport » de la part d'un type comme toi, lui dis-je.

— Non, répondit-il. Le coup de poing était mérité. Mais m'avoir fait entrer tout nu chez David, alors que vous aviez de quoi cacher ma honte, c'est ce que je ne peux pas ou-

blier. Si vous saviez ce que j'ai souffert à ce moment-là !

— Veux-tu que je te fasse des excuses? lui dis-je. J'y suis tout prêt.

— Inutile, dit Napoléon. Ce qui eſt fait eſt fait. Les mots ne changent rien à l'affaire. David m'a vu tout nu !

— Et après? Crois-tu que David ne sache pas ce que c'eſt qu'un homme nu? Il eſt bâti comme toi et moi. Si tu veux, la prochaine fois que nous passerons chez lui, je parie une caisse de gin qu'il n'ose pas se mettre nu. Il n'hésitera sûrement pas à le faire, et tu auras ta revanche. Quant à moi, tu m'as vu me baigner assez souvent pour savoir à quoi t'en tenir...

Mais il était buté, et il me quitta...

Monge l'embaucha, le lendemain même. J'en fus heureux pour tous les deux, car je les aimais bien.

Napoléon demeura pendant deux ans l'engagé de Monge. A cette époque, Monge,

découragé du métier de marchand de chevaux par l'invasion de la gent fermière dans la prairie, prit le parti désespéré de dire adieu au plus beau, au plus passionnant de tous les métiers, et alla s'installer quelque part, dans le Nord, à l'abri de la forêt.

Napoléon l'aida à y construire sa maison. Lorsque Monge, un an après, m'annonça son mariage avec une Irlandaise, Napoléon me dit qu'il connaissait parfaitement cette fille, Hannah O'Molloy, je crois, et me prédit que le mariage tournerait mal. C'est ce qui arriva quelques années plus tard, me dit David, que je retrouvai, à ce moment, associé à Monge, dans une affaire de pêcherie. Mais, ici l'histoire de Monge cesse de se confondre avec celle de Napoléon.

En quittant Monge, Napoléon revint me trouver. Je m'étais « settlé » comme on dit, c'est-à-dire établi, et j'élevais des bêtes à cornes, de ces herefords aux cornes larges et horizontales, à la robe rouge, à la tête blanche,

qui sont les plus belles de leur espèce. J'aurais préféré élever des chevaux. Mais, de tous les tournants de l'histoire, nous assistons au plus navrant — du moins pour ceux qui aiment la race chevaline. En voyant les gros tracteurs déchirer la prairie, j'avais à l'esprit la phrase de Victor Hugo : « Ceci tuera cela. » J'avais essayé de reporter sur les bêtes à cornes l'amour que j'avais eu pour les chevaux. J'avais besoin d'un cow-boy de confiance, habile dans l'art de lancer le lazzo, et l'arrivée de Napoléon me rendit service.

Les deux ans qu'il avait passés avec Monge lui avaient changé les idées. Il ne m'en voulait plus du tout de l'avoir amené, tout nu, chez David. Pour rien au monde, je n'aurais fait allusion à cet épisode. Il m'en parla lui-même, et il en rit de bon cœur. Tout était mieux ainsi.

Monge avait une facon toute particulière, je crois, de prendre ses hommes. Plus qu'avec aucun autre patron, ils avaient l'impression

de donner un coup de main à un ami, et non d'être des salariés. Napoléon qui ne m'avait jamais tutoyé jusqu'à ce jour, me tutoya du jour où il me revint, après avoir passé entre les mains de Monge. Il ne m'en fut que plus dévoué. Il eut, autant que moi, l'amour-propre de mon troupeau.

Ses services m'étaient d'autant plus précieux que son père, qui avait dû avoir des connaissances profondes du tempérament des vaches et des taureaux, lui avait communiqué une bonne partie de sa science. Rien de tel que d'avoir des ancêtres! En matière de science bovine, Napoléon La Ronde continuait Jérémie La Ronde, et cela était très bien.

Une autre chose m'étonna. Napoléon était devenu sobre. Du moins aussi sobre qu'on peut le souhaiter. Deux bonnes « fêtes » par an, cela ne nuisait ni au travail, ni à la bourse et c'était d'une hygiène parfaite. Un médecin de l'École de Salerne eût même trouvé que

c'était peu. *Semel mense inebriare,* affirme le vieux dicton.

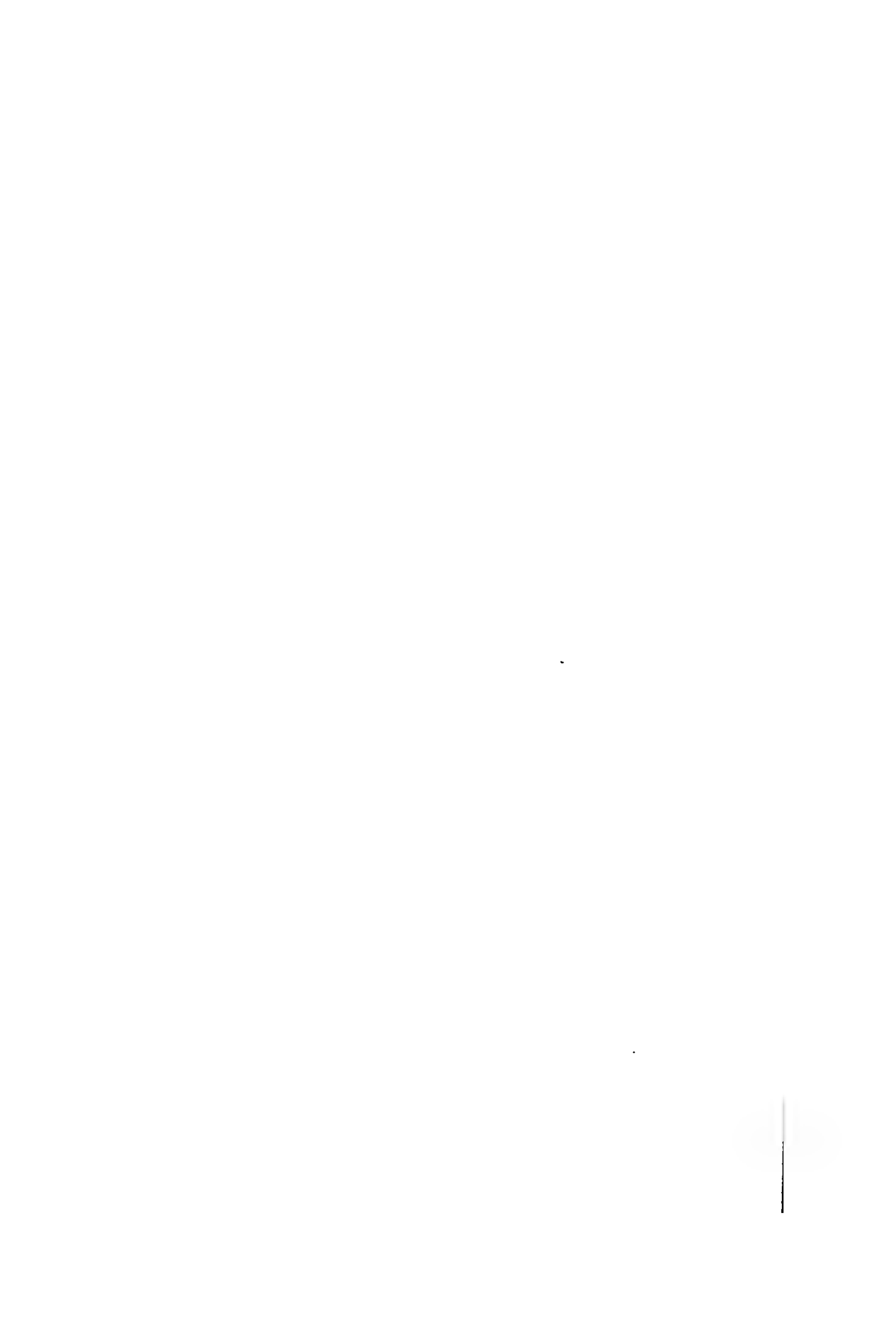
Je payais convenablement Napoléon, et il se mit à entasser de l'argent. Je devins tout naturellement son trésorier. De temps en temps, lorsqu'une occasion se présentait, il achetait une vache, qu'il gardait avec les miennes. Mes taureaux étaient complaisants et ne demandaient qu'à soulager une femelle de plus.

La sagesse de Napoléon m'intrigua. Il me répondit qu'il se sentait d'âge à se marier. Il avait des ambitions. Il me disait :

— Si mon défunt père avait eu de l'ordre on serait heureux nous autres. Me faudrait une femme ben travaillante, comme ma mère. Du diable si je bois encore quand je serai marié. Tu viendras nous vouer cheux nous et tu verras comme on te recevra ben!

Et il ajoutait avec un soupir :

— C'est pas tout ça, faut que je me trouve une « blonde ».



III

CE fut par un beau jour de printemps — presque d'été — que Napoléon trouva sa « blonde ». Chose extraordinaire, cette « blonde » (une blonde, au Canada, c'est une fiancée, et la couleur de ses cheveux n'a rien à voir à l'affaire) était réellement blonde. Même, elle avait des yeux d'un bleu très céleste. Un parfait contraste avec Napoléon, dont le teint, hâlé par le grand vent de la prairie, et les yeux noirs, rappelaient assez bien ces ancêtres dont il avait hérité le sang. La jeune fille — un beau brin de fille, vraiment — s'appelait Judy Jones. Elle était l'institutrice de notre petit district. Autre contraste avec Napoléon, qui savait peu lire et

mal écrire. Mais elle avait eu le coup de foudre.

Cela se passa de la façon suivante : Tréflé Leriche, qui tenait un magasin du genre qu'on nomme, là-bas, *un general store,* avait quelques mauvais clients. Tréflé vendait de tout, du sucre, des machines agricoles, de la farine, des pièces d'indienne, des carabines, des manteaux de fourrure, des confiseries, du lard, des brides, des selles, des cartes postales et, surtout, un lot formidable de vieux rossignols. Il faisait audacieusement crédit à tout le monde, afin d'étendre ses affaires. Son grand livre était impressionnant. Chacun de nous y avait sa page, et malheur à celui qui ne la contrôlait pas fréquemment. Car Tréflé avait une mémoire très courte, qui fonctionnait, assez singulièrement, à son profit. Le temps de laisser partir le client, après l'avoir aimablement salué, et Tréflé ne se rappelait plus s'il n'avait pas aussi vendu à cette personne, tel objet qu'il avait oublié de porter

sur la petite facture, remise au moment de l'empaquetage. Alors, dans le doute, pour être bien assuré de ne pas se tromper, Tréflé la faisait figurer sur le grand livre. S'il y avait erreur, le client réclamerait et tout serait dit. Mais je soupçonne que beaucoup de clients ne réclameraient jamais. Car je tiens de Tréflé lui-même la seule fois que je l'ai vu ivre — et alors la vérité était sortie toute nue, de sa profonde bouche — qu'ayant constaté, à l'inventaire, qu'il avait véritablement oublié de facturer à un client un manteau de fourrure, il l'avait porté sur le relevé de chacun des gens qui faisaient affaires au magasin. Et, vingt-trois d'entre eux payèrent sans discussion.

Était-ce pour avoir laissé accumuler beaucoup de factures sans les vérifier que le vieux Jean-Louis Laroche avait, chez Tréflé, un compte aussi important? Toujours est-il qu'il ne put régler, que Tréflé, avec beaucoup de paroles de regret et de protestations d'amitié

est en justice contre le vieux Jean-Louis, et obtint contre lui un jugement. Il y eut l'arrivée de ce déplaisant personnage, le bailli (que nous appellerions en France : l'huissier) et des affiches multicolores furent posées, conviant les habitants du district à venir se disputer aux feux des enchères, les biens du client de Tréflé Leriche.

C'était une grande distraction, et, cependant, la plupart de nous, assez sottement, s'en privèrent par respect pour le vieux Jean-Louis. Il s'agissait d'un pionier, d'un vrai, qui était arrivé là, à l'époque lointaine des Sioux, qui avait fait le coup de feu dans la prairie sauvage, et, à qui, à tout prendre, le Dominican du Canada aurait dû élever des statues et faire des rentes imposantes. Car le vieux Jean-Louis avait vraiment été du petit nombre de ceux qui ouvrirent les portes de la Prairie à la civilisation. Il existe encore, à Ottawa, dans les archives, un rapport relatant comment il s'empara d'un chef sioux, révolté, et,

bravant les dangers, le conduisit à cent vingt-cinq milles de là, pour le remettre entre les mains des autorités. Cela coupa court à la révolte. Il arrivait que le vieux Jean-Louis Laroche au cours d'une veillée exhibait la lettre de félicitations qu'il avait reçue, à cette occasion, du gouverneur général du Canada. Mais tout cela était parfaitement oublié de la plupart des hommes. Notre civilisation n'a pas beaucoup progressé sur ces peuplades chez qui l'on étouffe gentiment les vieillards, pour leur épargner les affres de la mort.

Nous n'allâmes pas à la vente. Notre absence était une manière de protestation. Je ne réfléchis qu'après, combien elle était stupide. Car, si nous avions été là, nous eussions fait monter les enchères à un prix convenable. Au lieu de cela, Tréflé acquit le tout pour un prix dérisoire. Le vieux Jean-Louis, parfaitement ruiné, lui redevait encore douze dollars. Tréflé se donna assez insolemment les gants de la générosité en déclarant avec grandeur qu'il

faisait remise à Jean-Louis de ces douze dollars.

Nous dîmes son fait à Tréflé. En ma qualité de jeune homme impulsif et bouillant, je parlai plus haut et plus net que les autres. Il s'ensuivit une belle bataille. Tous les oisifs du village étaient là, rangés sur le petit trottoir de bois, devant l'hôtel, à nous regarder nous battre dans cette grande artère du minuscule village, bordée au sud par la voie ferrée, par une gare vert et rouge qui ressemblait à un jouet de Nurenberg, et par quatre élévateurs à grains. J'en sortis avec un œil au beurre noir, et Tréflé saignait abondamment, parce que mon premier coup de poing lui avait ouvert l'arcade sourcilière. Il était plus endommagé que moi, mais j'en avais pris, tout de même, une bonne part. Les spectateurs ne s'étaient jamais autant divertis, et tout le monde voulut trinquer avec moi. Ce soir-là, l'hôtel fut encombré d'ivrognes, et ma jument me ramena à mon ranch, à peu près endormi,

les bras prudemment noués autour de son encolure. Napoléon, qui ne m'avait jamais vu dans cet état-là, fut scandalisé. Je ne lui rappelai pas la belle époque où il se saoulait abominablement et où, après avoir provoqué tous les gens dont la figure lui déplaisait — et c'est extraordinaire combien ils étaient nombreux — il finissait par s'étaler de tout son long dans le fumier, et par s'endormir à l'étable entre les jambes de son poney. (Imaginez la tête du poney tirant sur son licou, et le regardant en renâclant.)

Tout de même, il fallait faire quelque chose pour le vieux Jean-Louis. Chose assez curieuse, ce fut Tréflé qui m'en donna les moyens. La première fois que je revins au village, il courut à moi et me tendit la main. N'oubliez pas que c'était, à tout prendre, un habile commerçant.

— Ah! me dit-il, j'espère ben que nous n'allons pas nous en vouloir pour si peu. Tu m'as cogné, je t'ai cogné. T'es un homme, je

suis-t-un homme. On s'eſt tapoché. On va boire un verre ensemble, et tout sera oublié.

Il avait encore sa cicatrice rouge et noire à l'arcade sourcilière, tandis que, grâce au bifteck appliqué par Napoléon, mon œil au beurre noir avait disparu. Cela flattait assez ma vanité pour que je puisse me montrer disposé au pardon. Je fus grand et généreux. Mais je pensais au vieux Jean-Louis. Je m'étais battu à cause de lui, et pour lui, et, par tous les diables de l'enfer ! il fallait que cela lui rapportât quelque chose.

— Écoute, Tréflé, dis-je, je viens te parler « business ». J'ai une idée pour venir en aide au vieux Jean-Louis. Elle ne te coûtera rien. Mais il faut que tu m'aides.

— Elle ne me coûtera rien, grommela-t-il en écho. Tu as l'air de me croire avare.

— Dieu m'en préserve ! Voici ce que j'ai pensé. Je connais les chevaux que tu as achetés à la vente du bonhomme. Il y a, dans le tas, quelques « marrons » (chevaux indompta-

bles), qui n'ont d'ailleurs aucune valeur...

— ... Tu vois bien, interrompit-il, que je n'ai pas fait une si bonne affaire qu'on veut bien le dire.

— Ce n'est pas la question. Ces « marrons », nous pourrions les utiliser pour un concours. Il faut être diablement bon cavalier pour tenir sur le dos de ces bêtes-là. Tu les prêterais, on afficherait le concours. Je mettrais de ma poche vingt-cinq dollars pour les prix, et les entrées iraient au vieux Jean-Louis. On lui donnerait la place d'honneur. Il reste encore dans le pays quelques cow-boys de la vieille souche, qui donneront une belle exhibition, et les gens, qui n'ont pas tellement de distractions, paieront volontiers un dollar pour venir assister à ce tournoi.



Si vous croyez que je vais vous raconter en détail les phases de ce concours, vous vous

trompez. Si vous êtes assez connaisseurs en chevaux pour le comprendre, vous pouvez l'imaginer, et, sinon, vous n'en êtes pas dignes.

La chose importante, c'est que le premier prix revint à Napoléon. Jean-Louis Laroche présidait le jury qui fut unanime. A la proclamation du vainqueur, il y eut de ces longues ovations des foules de l'Ouest canadien ou américain à côté desquelles les pauvres petits enthousiasmes d'Europe sont bien ridicules.

Je m'étais malicieusement installé à côté de Judy, qui venait d'arriver dans le pays, et que j'avais repérée, dès le premier jour. Que voulez-vous? j'aime la femme et son odeur. Mais Judy ne faisait pas attention à moi. Ce spectacle, avec son goût de cirque, avait fait partie de ma vie quotidienne. J'étais blasé. Judy, elle, était la fille d'un fermier de l'Ontario, et n'avait jamais vu que des chevaux de trait, lourds et maladroits. C'était un plaisir nouveau, et c'est à peine si elle trouvait le

temps de manger des bonbons dont j'avais dévalisé, à son intention, la boutique de Tréflé. (L'animal avait profité de ma hâte pour me donner un poids extrêmement faible!)

Je remarquai qu'elle admirait Napoléon beaucoup trop pour mon goût. Je fis une retraite très digne, et je m'en consolai, en allant prendre, à côté de Jean-Louis, un siège, demeuré vide. Je partageai ainsi un peu de sa gloire éphémère et, ce fut dans mon gilet qu'il pleura, lorsqu'on lui remit les quatre cents et quelques dollars qui avaient été produits par cette journée. Il les regarda d'un air stupide. On m'a dit qu'il les avait bus à Moose-Jaw en huit jours, après quoi il était entré à l'hôpital pour y mourir. L'homme qui avait arrêté le chef sioux, devant lequel toute une province avait tremblé! Que c'est peu de nous, tout de même!



Je ne sais pourquoi les Flanagan donnèrent

une danse en plein mois de juin. Peut-être était-ce seulement parce qu'ils étaient Irlandais. Les Celtes ont, dans les jambes, une démangeaison spéciale! Du Tyrol à l'Écosse, et à l'Irlande, les montagnes d'Europe sont pleines d'une race étonnamment mystique, qui accorde sa secrète rêverie au rythme de quelques instruments de musique très simples et très anciens. Même lorsqu'ils sont arrachés à ce granit, sur lequel ils prospèrent comme le genêt, le châtaignier et la digitale, ils gardent leur âme profonde, et un amour quasi sacré de la danse. Les Flanagan n'avaient, sans doute, besoin d'aucun motif extérieur pour remplir leur maison de grincements de violon.

J'y allai, avec Napoléon. Le ménétrier officiel du lieu était un Gosselin. Car, dans l'Ouest canadien, partout où il y a un Gosselin, il est le meilleur joueur de violon de l'endroit. Le premier Gosselin qui vint dans l'Ouest, à la suite de La Vérandrye, était sans

doute un artiste. Il a transmis ses dons à sa descendance, avec ce mélange d'yeux bien français et de pommettes bien indiennes auquel ont travaillé deux races. Mais les Gosselin viennent aussi au monde avec un poil dans la main et un trou sous le nez. C'est pourquoi, lorsqu'ils font danser, ils aiment avoir un second, qui les remplace de temps en temps. Le Gosselin, ménétrier en chef, prend naturellement toute la gloire, s'ingénie à boire un coup de plus que son compagnon, et de temps en temps lui glisse un éloge un peu dédaigneux : « Pas mal! Pas mal! » C'est humain!

Or, vous vous rappelez que Napoléon était le fils d'un violoniste. Jérémie La Ronde avait peut-être été le seul homme à l'égard duquel le vieux Jean-Baptiste Gosselin, de la Rivière Rouge, — le meilleur de tous les ménétriers qui aient jamais joué *Turkey on thee Straw,* — n'ait jamais osé afficher le dédain intérieur qu'il avait de tout violoneux qui ne

portait pas le nom respecté de Gosselin. Je sais bien que Jean-Baptiste — que j'ai connu dans ses dernières années — n'avait rien d'un colosse, et que la principale cause de sa déférence envers Jérémie La Ronde était due à la force brutale du géant. Mais, même après la mort de Jérémie, le vieux Gosselin avouait qu'il ne s'en tirait pas mal — c'était là un superlatif — et Jérémie n'avait plus aucune raison de lui faire peur, bien que certaines mauvaises langues prétendissent que Jérémie avait été assez diable dans sa vie pour se donner, depuis l'autre monde, le plaisir de tirer les vivants par les pieds, pour les emmener à sa suite.



Napoléon alla donc chez les Flanagan, avec son violon, pour seconder Gosselin. Et nous emmenions avec nous Hormidas, le frère

de Napoléon, — Taureau, si vous aimez mieux, — qui était venu se promener jusque dans l'Oueſt, et que j'avais embauché pour faire les foins.

Nous trouvâmes, là-bas, Judy, l'inſtitutrice. Je vous ai déjà dit que son nom de famille était Jones. Or, ce nom eſt nettement Gallois et, en sa qualité de Galloise, Judy Jones ne pouvait pas non plus résiſter à l'appel myſtérieux de la danse.

Elle était là, blonde et rose, au milieu de femmes, dont le vent d'Oueſt avait depuis longtemps brûlé le teint jusqu'à une légère coloration cuivrée, et elle était vraiment un miracle de beauté, « une image », comme me dit Napoléon, en me coupant la respiration d'un coup de coude dans les côtes. La mode n'était pas encore aux cheveux courts, et elle portait les siens en catogan retenus sur la nuque par un immense nœud papillon, en soie noire, qui faisait valoir les roses et les lis de sa peau. (L'expression eſt usée comme

un vieux vêtement, mais je m'en fiche. Elle dépeint exactement le teint de Judy.)

Lorsque nous arrivâmes, elle était en train de danser avec une jeune recrue de la police montée, Robert Preston, tout frais émoulu d'Angleterre. C'était un beau garçon, à qui la tunique rouge allait fort bien. Il le savait un peu trop, ce qui est excusable, mais demeure irritant.

Gosselin arrêta son violon avec un large rire de triomphe. A ce moment-là, Judy se tourna vers nous et aperçut Napoléon. Son expression fit se retourner Robert Preston, qui, d'un geste avantageux frisa ses moustaches aussi blondes, ma foi, que les cheveux de sa danseuse.

Son visage changea lorsque Judy s'avança audacieusement vers Napoléon. Je compris à ce moment-là qu'une espèce d'intimité s'était déjà établie entre eux deux. Cela me donnait la clef de quelques absences mystérieuses, et m'expliquait pourquoi il m'avait demandé

de lui acheter, la prochaine fois que j'irais à Moose-Jaw, un buggy, pareil au mien dont j'étais assez fier. On se rappelle que j'étais le banquier de Napoléon, et qu'il tirait sur moi chaque fois qu'il faisait un achat.

Napoléon alla déposer son violon à côté de Gosselin, et glissa quelques mots à l'oreille du ménétrier. Celui-ci fit un geste affirmatif, avec un sourire et un clin d'œil — Les Gosselin sont de bons garçons — et Napoléon revint près de Judy. Aussitôt, Gosselin entama une valse lente. J'avais enseigné à Napoléon l'art de bostonner, que personne ne connaissait dans les bas-fonds du Missouri. Pardon! il paraît que Judy le connaissait aussi, car elle appuya son bras sur l'épaule de Napoléon, et tous deux se lancèrent sur le plancher un peu raboteux de la maison des Flanagan, où les éperons de Napoléon avaient, à chaque glissement, un tintement délicieux. Cela faisait vraiment un très beau couple. Trop beau, même, car il appelait la jalousie. Et, quand les

femmes et les hommes se sentent diminués dans leur amour-propre, ils sont capables de tout.

Je les regardai danser, avec émerveillement. A côté de moi, cette bonne masse d'os, de chair et de muscles de Taureau, jouissait honnêtement du succès de son frère. A part nous deux, et les vieux, qui ne comptent pas, le reste de l'assistance avait visiblement plus d'envie, encore, que d'émulation. Robert Preston était particulièrement furieux et il jetait sur Napoléon un regard, pour lequel je l'aurais réduit à l'état de bifteck. Je n'aime pas qu'on touche à ceux que j'aime!

La danse s'acheva, et je donnai le signal des applaudissements. Personne n'osa s'y dérober, sinon Robert Preston. Puis, Napoléon glissa un mot à l'oreille de sa danseuse, et s'en alla, d'un pas léger, s'asseoir à côté de Gosselin, pour jouer du violon.

Pour moi, je ne dansais pas, ce jour-là. Je m'étais mis en tête, dans l'après-midi, de dé-

bourrer un jeune cheval, et j'avais fait une chute assez sévère, sur un sol argileux, cuit par le soleil jusqu'à honnête consistance de brique; je traînais un peu la jambe.

J'allai m'asseoir dans un coin, où je comptais demeurer isolé et fumer. Je vis Judy refuser l'invitation que lui renouvelait Preston, et, celui-ci mordiller sa moustache. Judy jeta autour de l'assistance un regard en coin, et, m'ayant découvert dans ma pénombre, vint me tenir compagnie. Je me sentis flatté, et, pourtant, je savais bien qu'elle ne venait pas pour moi.

Jouant à deux violons un quadrille, Napoléon et Gosselin couvrirent mieux nos voix.

— Quel genre de garçon est Napoléon? me demanda Judy.

— Le roi des cavaliers, je suppose.

— Cela, je sais.

J'eus un sourire intérieur, en me rappelant l'attention qu'elle lui avait accordée au jour du concours. Elle continua sa petite enquête.

— Je veux dire, quel est son caractère. Par exemple, est-ce qu'il boit?

Il y avait un an que Napoléon ne s'était enivré, et je le dis à la jeune fille. J'ajoutai :

— C'est un métis, vous savez, je suppose...

— Oui. Mais, moi! je suis au-dessus des préjugés de races.

— ... Donc, il ne s'est pas enivré depuis plus d'un an, je puis vous en donner ma parole. Bien des hommes blancs ne pourraient pas en dire autant.

Elle eut un peu d'amertume dans son sourire.

— Je souhaiterais pour ma mère que mon père pût demeurer un an sans s'enivrer. Et...

Elle hésita. Puis, sa voix s'affermit, et elle reprit :

— Il me dit qu'il a un peu d'argent, chez vous, quelques vaches, trois chevaux, et qu'il veut s'installer.

— Tout cela est parfaitement exact... Puis-

je vous demander à quoi tend cette petite enquête?

Il devait y avoir dans mes yeux une malice bon enfant, car Judy, après m'avoir regardé, prit le parti d'éclater de rire. Elle dit:

— Je suppose que vous savez garder un secret? Eh bien! Napoléon voudrait se marier avec moi... Pensez-vous qu'il fera un bon époux?

— Vous me posez là une question joliment embarrassante. Chacun répond pour soi, et a bien de la peine. Tout pesé, je pense que vous pourriez trouver beaucoup plus mal. Il a du cœur, en tout cas, ce qui est beaucoup. Il est travailleur. Il ne dépense pas trop, si vous savez le retenir au foyer... Et... ma foi! le reste vous regarde... Avec lui, c'est probablement une affaire de tendresse, vous savez?

Il y eut un silence, car j'avais un peu gêné sa pudeur. Je le rompis en lui demandant:

— Mais, vous? Ne craignez-vous pas cette

vie de ferme, à laquelle vous vous condamnez?

— Je suis née sur la ferme. D'autre part, je suis une catholique, et je n'aime guère épouser un protestant. Ici, il n'y a de parti pour moi que Bruce Flanagan, et cela ne m'emballe pas. Dans ma famille j'ai toujours entendu dire pis que pendre des Irlandais, bien que, vous savez, je croie que tout cela c'est des légendes... Et, en tout cas... en tout cas...

J'achevai pour elle. Je me sentais une grande sympathie pour la chose dont elle n'osait faire l'aveu.

— Vous aimez Napoléon, dis-je...

Elle hocha affirmativement la tête, avec gaîté.



Pendant tout le début de la soirée, Robert Preston fut parfaitement irritant. C'était, je

l'ai dit, un tout jeune homme, et il ne savait pas contrôler ses sentiments. Il était visible qu'il était jaloux de Napoléon. Tout le monde le voyait. Et il voyait que tout le monde voyait. A la seconde danse que Judy accorda à Napoléon, il eut quelques mots assez déplacés. Napoléon fit un geste pour lui sauter à la gorge, et je bondis pour m'interposer. Mais une simple petite parole de Judy avait déjà calmé Napoléon, qui sourit et dont l'expression devint malicieuse. Il cessa d'accorder à Robert Preston la moindre attention. L'humeur de ce dernier s'en accrut.

J'aurais dû surveiller Taureau. Mais Taureau semblait si attentif à courtiser les jeunes filles que je l'avais oublié. Lorsque Robert Preston eut décidément passé les bornes, Taureau s'avança vers lui. Je savais ce qui allait arriver. Ils sortirent ensemble, et nul ne se soucia de les suivre pour se mettre entre eux.

Taureau rentra seul, deux minutes après.

Il souriait. Robert Preston reprenait le chemin du poste de la police montée avec deux dents de moins, et un profond désir de vengeance. J'étais, cependant, assez tranquille, car je ne voyais pas comment il aurait pu créer des ennuis à Napoléon.



J'allai à Moose-Jaw, le lendemain, dans l'unique but d'acheter le buggy. Je trouvai une petite charrette anglaise délicieuse, et un harnais en cuir jaune, qui ferait merveille sur certain poney pie, qui appartenait à Napoléon. Cela n'était pas d'une distinction parfaite. Mais cela tirait l'œil, et je savais que c'était ce que désiraient et Napoléon et Judy. Il faut avoir, derrière soi, beaucoup de braves gens qui se soient donné la peine de réfléchir sur les mérites de la simplicité, pour vous former le goût.

C'était un cadeau que je faisais de bon

cœur à Napoléon, et je lui dis que son compte chez moi demeurait intact. Il me donna en échange une des choses à laquelle il tenait le plus, des éperons plaqués d'argent, qu'il avait gagnés naguère, au Montana, dans un concours de lancement du lazzo.

Je lui souhaitai bonne chance — ce qui est décidément toujours une erreur — et je l'avertis qu'Hormidas et moi nous occuperions ensemble des animaux, à partir de quatre heures du soir, tous les jours, afin qu'il pût aller faire sa cour.

Il me demanda de lui servir de père, pour son mariage, et j'acceptai avec une joie ineffable. La chose était réellement bouffonne, car Napoléon était du même âge que moi, je crois, et paraissait, maintenant, mon aîné de dix ans. J'avais l'air d'un gamin, en dépit de mes larges épaules, et cela me faisait enrager. Je m'étudiais en vain à froncer les sourcils. Personne ne voulait croire à mes vingt-sept ans. Cela me valait, des gens avec lesquels je

traitais des affaires, une foule de conseils parfaitement intéressés, dont je me hâtais de prendre la contre-partie.

Vers trois heures de l'après-midi, chaque jour, Napoléon revenait au ranch. Il dessellait son petit étalon blanc, l'envoyait, d'une claque, tondre le gazon de l'enclos, et entrait dans la petite maison de planches que j'avais élevée. Sans lever les yeux du livre, sur lequel je rêvais, je l'entendais patauger dans le cuveau. Il ressortait de la chambre qu'il occupait avec Hormidas, vêtu de serge bleue, le col enfoncé dans du celluloïd, cravaté de rouge, chaussé d'escarpins vernis, coiffé d'un chapeau melon qui l'enlaidissait. Mais Judy m'avait dit, un jour, avec admiration:

— Dites, il porte les habits à la mode « comme une pêche ». N'est-ce pas?

...Du moment qu'elle l'aimait ainsi!

Il passait la bricole sur le poitrail du poney, et la charrette anglaise filait. Je rejetais *Tom Jones* ou *Le Livre des Snobs,* j'enfilais

une salopette, et je sautais à cheval pour faire, avec plaisir, le travail que me laissait Napoléon.

Parfois, au pied d'une butte, je surprenais la charrette arrêtée et, dedans, un couple qui s'embrassait sans pudeur, à bouche-que-veux-tu.

IV

On était à la veille d'une élection. Et, au Canada, plus qu'en aucun autre pays du globe, si l'on en excepte les États-Unis, élection signifie excitation, corruption, et tout ce que vous voudrez imaginer de termes en *ion,* également péjoratifs. Les buggies se mirent à sillonner rapidement les pistes de la prairie. Ils effarouchèrent les chevaux et le gibier. Mais, dans le fond de chacune des voitures, il y avait une cruche de whisky. Au fond de cette cruche se tenait l'oracle parlementaire, et les électeurs étaient invités à le consulter.

MacFadden trouva le chemin de mon ranch solitaire. MacFadden était le candidat du parti auquel j'étais inscrit.

Ce n'était pas un mauvais homme, ni même un garçon très ambitieux. Mais il aimait l'argent. Propriétaire, dans les environs, de quelque dix mille acres de terre, il avait de vastes intérêts agricoles. Une hausse ou une baisse d'un centin sur le minot de blé, et d'un quart de centin sur la livre de bœuf sur pied représentait, pour lui, un bénéfice énorme, ou une perte considérable. Un mandat de député lui permettait parfois d'influencer les cours. Nous, qui vivions à bon marché sur nos fermes, ou sur nos ranches, trouvions parfaitement légitime qu'on s'enrichît au détriment des gens de la ville. Lorsqu'on y réfléchit, tout ce qui ne travaille pas la terre est un parasite de la terre, et, tôt ou tard, a besoin d'être rappelé à l'ordre. Du moins, telle était notre conception du monde. Et quelques-uns d'entre nous avaient gardé assez de sagesse pour ne pas désirer être représentés par un avocat. MacFadden était notre homme.

NAPOLÉON



Il m'arriva donc, par un beau matin de printemps. Un joli coup de vent du sud-ouest déchirait les derniers nuages qui avaient fait de la veille une sale journée maussade et pluvieuse.

MacFadden était beaucoup moins radieux que le temps. Tandis que Napoléon lui soignait ses chevaux, avec tout le respect qu'un cow-boy peut avoir pour la plus noble conquête de l'homme, le candidat chaussait ses grosses lunettes d'écaille et sortait de sa poche la liste électorale soigneusement tenue à jour.

Le pointage était désastreux. Il existe, en anglais, un mot intraduisible en français : « Canvassing » ! Cela signifie ce petit travail, assez semblable à la préparation d'une tapisserie, et qui consiste à compter soigneusement les fils de la trame électorale. Or, les résultats du « canvassing » accusaient un gain

sérieux de la faction adverse. MacFadden était rempli d'arguments, destiné à prouver aux populations de l'Ouest l'erreur dans laquelle elles s'engageaient. Ces arguments étaient excellents, mais ils ne portaient pas. Comme le constatait mélancoliquement le candidat, en matière électorale, le sentiment l'emporte toujours sur la raison. Et le sentiment populaire s'opposait à la réélection de MacFadden, sans justification évidente.

La situation était donc grave, et nous l'examinâmes ensemble. Le plus grave danger, c'était le vote des métis. Franck MacDermott, un métis écossais dont le père avait joué un rôle important au moment de la rébellion de Louis Riel, et qui possédait une influence considérable sur tous les métis, avait été acheté par le parti adverse, et faisait une campagne habile qui portait ses fruits. J'en savais quelque chose, car il avait sondé Napoléon, et j'avais eu beaucoup de peine à ramener mon cow-boy à des idées plus saines.

MacFadden s'attendait à être battu d'une trentaine de voix, de ce seul chef.

Jusqu'à l'arrivée de MacDermott dans le pays — MacDermott venait de la Rivière-Rouge — j'avais joui d'une certaine influence sur les métis. Je parlais le cree et le sioux, je dansais la gigue, je maniais assez bien la hache, j'appelais les vieux: « mon oncle » et les vieilles : « ma tante ». Je suppose que c'est à cela que je devais ma popularité. Mais, dès son arrivée, MacDermott m'avait rapidement mis en poche. Il lui avait suffi d'insinuer que mon amabilité n'avait pour but que d'acheter à meilleur prix les chevaux et les bœufs des métis. Le soupçon planait sur moi. Pour employer l'expression de Franck MacDermott, j'étais un homme « saprément suspicieux ».



J'étais en train d'exposer mélancolique-

ment ces faits à MacFadden lorsque Napoléon rentra. La voix du candidat baissa d'un ton. Un autre que Napoléon s'en fût offensé. Mais mon métis était intelligent. Il éclata de rire. Il accepta une tasse du poison électoral contenu dans la cruche et il aborda directement le sujet même qui nous tenait à cœur.

— Je suppose, dit-il en anglais à MacFadden, que MacDermott a joliment gâté vos affaires. Un « smart », ce Franck MacDermott! Voilà ce qu'il est. Moi, je ne me mêle guère de politique. Il me manque l'éducation, vous savez. Mais tout de même, pour cinq cents dollars, je suis l'homme à vous faire élire.

Nous demeurâmes stupéfaits, car aucun de nous ne reconnaissait à Napoléon le pouvoir de faire une élection. Les lunettes de MacFadden glissèrent lentement sur son nez verni par l'alcool électoral, et ce fut par-dessus la monture d'écaille qu'il contempla, de ses yeux rougis, l'assurance napoléonienne.

— Eh bien! que je sois damné...

Napoléon le coupa:

— Pour ce qui est d'être damné, dit-il joyeusement, j'ai souvent entendu dire par mon défunt père que l'enfer est le seul endroit où les politiciens finissent par se mettre d'accord. Mais je maintiens mon offre. Pour cinq cents dollars, je vous fais passer.

— Cela bat toutes les fanfares du monde! s'écria MacFadden.

Et, pour la première fois, depuis le matin, sa figure prit l'expression de la gaîté.

Napoléon étendit la main, comme pour sceller le marché. Machinalement MacFadden frappa dedans.

— Bien, allongez vos cinq cents dollars, dit le métis, et voici mon plan.

Il roula soigneusement une cigarette et continua:

— Les élections ont lieu de demain en quinze. Vous avez, mi...ister MacFadden, une ferme abandonnée, à une trentaine de milles

d'ici? (*MacFadden hocha affirmativement la tête.*) Il y a une grande étable, capable d'abriter pas mal de chevaux. Supposons que vous y fassiez transporter quelques charges de foin et quelques sacs d'avoine. Comptez sur une centaine de chevaux à nourrir pendant deux jours...

— ...Je ne vois pas en quoi...

— ...Oh! je vous croyais plus intelligent, ricana le métis. L'avant-veille des élections, je donne, dans votre ferme, une danse monstre. Nous tuerons un bœuf, nous embaucherons quelques vieilles pour faire des monceaux de tartes et de galettes. Gosselin et moi jouerons du violon, et le patron, que voici (*il me montra du doigt*), fera circuler le whisky. Si la provision est suffisante, je me charge de tenir trois jours durant tous les métis des environs, et (*il cligna de l'œil*) quelques autres, qui ne sont pas métis, et de leur faire oublier les joies électorales.

La sagesse de cette idée nous frappa et Mac

Fadden allongea ses cinq cents dollars, pour les premiers frais, disait-il, avec promesse d'autant, si l'élection tournait à son profit.



La publicité de l'affaire fut bien faite. Une affiche au bureau de poste, une au magasin, chez Tréflé, des invitations orales chuchotées, le dimanche, à la sortie de la messe, c'en fut assez pour attirer vers la ferme abandonnée une centaine de personnes, dont une bonne moitié étaient des électeurs. Bien plus, les prévisions de Napoléon s'étaient réalisées jusque dans la composition de l'assemblée. A côté des métis qui étaient là en majorité, des Anglais, des Écossais, des Irlandais et jusqu'à deux Allemands disaient que le démon de la danse ne tente pas seulement les gens qui ont deux sangs mélangés dans leurs veines.

Cela m'inquiéta même un peu, car plusieurs partisans fidèles de MacFadden étaient

là, et il n'entrait naturellement pas dans mes plans d'affaiblir notre parti.

La journée précédente, nous avions, Napoléon et moi, fait les bouchers. Deux énormes bœufs et un porc avaient été sacrifiés en vue de la fête. La vieille MacIvor, la vieille Gosselin et la vieille Pruden, manches retroussées, préparaient une montagne de tartes. Les caisses de raisins secs, de pruneaux, de pommes, les seaux de saindoux, les sacs de farine s'amoncelaient dans un coin de la cuisine.

J'avais pris pour moi les fonctions de sommelier. J'avais prévu trois tonneaux de bière et dix barils de whisky.



L'opinion générale était que Napoléon allait se marier et qu'il enterrait sa vie de garçon. Les vieilles, surtout, s'efforçaient de lui tirer les vers du nez. Après la première tournée de bière, cela devint une obsession. Cha-

cun savait que Napoléon courtisait Judy Jones, l'institutrice. Mais elle n'était pas là, et les commentaires allaient bon train. Je pris des airs mystérieux qui achevèrent de piquer la curiosité générale.

On venait à peine de commencer à danser quand Franck MacDermott fit son entrée. La porte était trop basse pour sa haute taille, et ses cheveux grisonnants, je me le rappelle, passèrent tout d'abord. Lorsqu'il se redressa, il m'aperçut, et la grimace qu'il fit était assez déplaisante.

Il vint droit à moi, esquissa un sourire.

— Danse électorale? hein? je me demande combien cela coûte à MacFadden.

— Laisse donc MacFadden au diable, lui dis-je. Nous sommes ici pour nous amuser. La politique m'occupe tellement peu que je te permets de faire toute la propagande que tu veux. On ne vote qu'après-demain; et, d'ici là, du diable si je veux penser à mon bulletin!

Et je le laissai, tout à son aise, circuler dans les groupes et rappeler à ses partisans leur promesse de voter « droit ».

La nuit s'écoula sans incidents. Car je n'appelle pas incidents les menues rixes, prévues d'ailleurs, qui coûtèrent deux dents à Johnnie Pruden, et qui ornèrent Noël Brazeau d'un magnifique œil au beurre noir. Partout où il y a des filles et de l'alcool, il est naturel que la jeunesse se batte. Cela durera jusqu'à la consommation des siècles, ou bien la fin de l'ère des batailles marquera la disparition prochaine de la race humaine. Les gens pacifiques prennent l'habitude de ne plus avoir d'enfants. Ils n'en sentent pas le besoin.



Au petit jour, nos danseurs manifestèrent le désir de s'en aller. Je leur rappelai qu'il restait encore un bœuf et demi, et tout le porc à manger. Par ailleurs, un des tonneaux

de bière était encore plein. Le whisky était entamé. Les travaux des champs n'étaient pas pressés. A quoi on me répondit assez généralement qu'il y avait la traite des vaches. C'était parfaitement vrai, et il eût été de mauvaise politique de s'y opposer.

J'évitai donc de donner à mes hôtes, ou si vous voulez aux hôtes de Napoléon et de MacFadden, l'impression qu'ils étaient chambrés. Je leur rappelai simplement qu'on les attendait bien vite, et que j'allais faire préparer le déjeuner pour le leur servir dès leur retour. A part Tim Flannagan, l'Irlandais, — mais il votait du bon côté, — ils revinrent tous. Leurs yeux bouffis de sommeil ne les empêchèrent point de danser.

Le soir arriva, et Franck MacDermott commença à donner des signes d'impatience. Je ne sais s'il avait deviné notre manège. Il vint me demander s'il restait encore du whisky.

— Un demi-baril, à peu près, répondis-je.

Il poussa un soupir de soulagement. Moi, je riais intérieurement, car, à la vérité, outre le demi-baril dont je lui avais parlé, il en restait encore six, bien intacts, qui n'attendaient que leur mise en perce. Mais l'abondance de mes munitions dépassait de beaucoup l'estimation de Franck MacDermott, et je le vis s'en aller un peu à regret, et un peu titubant, car il venait de contribuer largement à faire baisser le niveau du liquide dans le baril.



C'est miracle comme la danse vous tient éveillé. Je m'en effrayai un peu, après le départ de MacDermott. Tous nos hôtes étaient plus ou moins ivres, mais aucun d'eux ne donnait encore la promesse d'une chute prochaine, ni de ce sommeil de quinze ou vingt heures, entrecoupé de hoquets, qui est le privilège des gens ivres-morts. Gosselin et Napoléon, juchés sur deux tonneaux de bière,

irréparablement vides maintenant, tiraient de leurs violons les rythmes étourdissants de la gigue de la Rivière-Rouge, à une cadence étonnante.

Il était bien trois heures du matin quand tomba le premier ivrogne. C'était le vieux MacIvor. Il avait bu d'une façon stupéfiante, et je n'étais pas loin de lui soupçonner une communication avec le sous-sol. Où diable ce petit homme pouvait-il loger tant de liquide? Sa chute fut contagieuse, et, dans l'espace de quelques secondes, huit autres de mes hôtes le rejoignirent sur le plancher.

Je ne me rappelle pas avoir tant souffert. Non! pas même dans l'extrême-nord, quand le froid me cisaillait. Cette danse incessante, ces steps sans fin, cette musique aigrelette résonnaient cruellement dans mon cerveau.

Je n'eus mon dernier qu'à six heures du matin. C'était un des Allemands, un très brave garçon, ma foi! dont le prénom était Gottlieb, et il ne voulait pas se décider à tom-

ber. Petit à petit, la dernière lueur d'intelligence s'éteignait dans ses yeux. Il ne s'en raccrochait que plus fort à ses prérogatives de citoyen. Et le mot : « Fote !... Fote !... Fote !... » revenait sur ses lèvres comme un leit-motiv.

Les femmes, privées de danseurs, dormaient. Gosselin et Napoléon s'étaient laissés choir de leurs tonneaux et ronflaient à côté de leurs violons. Mais, au moment où je croyais que Gottlieb allait enfin succomber, il étendait la main vers la victuaille, saisissait, au hasard, du fromage, de la tarte ou un morceau de viande, et revenait à la station droite. Je l'aurais assommé ! Il tomba enfin, et je fus maître du champ de bataille à l'heure même où s'ouvraient les bureaux de vote.



Restait maintenant le plus ennuyeux de l'opération. Car j'étais bien assuré que je m'exposais à des reproches amers, voire

à quelques combats de boxe. Je commençai à dénouer les liens des chevaux, afin de les envoyer se promener dans la prairie. Mais, gorgés de foin et d'avoine, ils trouvaient l'écurie bonne, et j'avais toutes les peines du monde à les persuader de s'en aller faire un petit tour de promenade. Heureusement, le fouet est un bon argument. Sur le coup de neuf heures du matin, j'étais certain que personne n'aurait ses attelages avant le soir. Je ne gardai que le mien, celui de Napoléon et ceux de Gosselin et de MacIvor qui, eux, votaient « bien ». Mais, par mesure de précaution, je demeurai longtemps au milieu de mes ivrognes. Deux d'entre eux se réveillèrent, mais pas pour longtemps. Une bonne tasse de whisky les renvoya dans le pays d'où les électeurs ne devraient jamais sortir.



Vers le soir, une heure environ avant la

fermeture du scrutin, je fis mon apparition dans le bureau, escorté de Napoléon, de Gosselin et de MacIvor. Franck MacDermott, qui était assesseur de son parti, donnait des signes de fureur évidente. Lorsque je vins prendre mon bulletin, des mains du président, Max Dermott me montra le poing.

Le lendemain, les télégrammes annonçaient que MacFadden était élu à deux voix de majorité. Il me dit, par-dessus ses lunettes, qu'il n'était pas fier, et qu'il s'en contentait. Il était radieux, et gratifia Napoléon de mille dollars. Pour moi, je me sentais dégoûté à jamais du suffrage universel.

V

TROP de bonheur...

Un soir, comme je construisais une meule de foin avec les fourchetées que me lançait Taureau, je vis revenir Napoléon plus tôt que de coutume. Il détela vivement le cheval, puis envoya, d'un coup de pied, son chapeau melon sur le tas de fumier, et, quelques instants après, reparut à mes yeux dans ce simple costume de travail qui lui allait bien.

— J'ai besoin de travailler, me dit-il.

Et il me prit la fourche des mains.

Ce soir-là, il mangea peu. Dans la nuit, j'entendis à plusieurs reprises la bonne grosse voix de Taureau — ils couchaient ensemble.

— Ouah! Nap! T'as pas fini de m'garro-

cher des coups de pied?... Quoi c'eſt-y qu'tu rêves comme ça?

Napoléon cessa de s'habiller, chaque jour, et d'aller voir Judy.

Mais il ne parla pas.



Ce fut moi qui m'en allai à la petite école peinte en blanc. C'était l'heure où les enfants sortaient, piaillant comme un vol d'étourneaux. Judy avait dû passer par quelque crise semblable à celle de Napoléon, car elle avait les traits bien triſtes. Quand elle me vit, elle rougit. Je remarquai qu'elle serrait les dents. Une volonté têtue, que je ne lui croyais pas, sculptait durement son visage. Je parlai sans détour...

— Miss Jones, je suis venu vous queſtionner. Qu'y a-t-il entre Napoléon et vous?

— Notre engagement eſt rompu.

Je souris:

— Querelle d'amoureux, sans doute?

Elle hocha négativement la tête et demeura muette.

— Alors quoi?

Elle réfléchit longuement. Ses beaux yeux me blessèrent d'un reproche.

— Je vous ai demandé, sur Napoléon, des renseignements. Vous m'avez menti...

— Oh!

— Oui, menti... Pourquoi m'avez-vous caché que ce garçon (quel mépris dans ce mot!) est un voleur?

— Un voleur?...

J'étais, moi-même, stupéfait, car j'avais oublié l'histoire des chevaux. C'était tellement loin!... Elle me revint à la mémoire.

— Vous faites allusion à cette sottise d'il y a quelques années? C'était un enfantillage, plaidai-je.

— Enfantillage! Vous êtes indulgent, vous.

— Mon Dieu! oui. Mais la Justice le fut

aussi... Et tous les autres hommes... Est-il quelqu'un, ici, même le sergent Timmins, de la police montée, qui ne traite pas Napoléon en égal?

— Que m'importent les sentiments du sergent Timmins et les vôtres! Je ne veux pas être la femme d'un voleur...

— Mais, Napoléon n'est pas...

— Il est... Je suppose que je suis juge de savoir qui je veux épouser ou non.

Inutile d'attaquer Judy de front. Je tenais maintenant à savoir par qui elle avait été renseignée.

— Peut-être, lui dis-je, êtes-vous mieux renseignée que moi.

Elle éclata:

— Vous n'allez pas mettre en doute la parole de M. Robert Preston?

— Ah! c'est M. Robert Preston qui...

— Oui, à la police montée, ils savent, eux!... Dieu merci, ce jeune homme est un

gentleman. Il m'a empêché de commettre l'irréparable.

— Joli gentleman! dis-je. Il eſt jaloux de Napoléon...

— Peu importe!

— ...et il vous réclamera son denier de Judas en vous demandant votre main. Des deux, le voleur de chevaux, franc et loyal, vaut mieux.

Elle éclata de rire.

— Oh! si c'eſt là son but, merci tout de même! Chacun saura demain que j'épouse Bruce Flanagan.

— Ce...

— N'oubliez pas que c'eſt mon fiancé, et que c'eſt m'insulter que de l'insulter.

Je saluai, et je sortis.



Aux baraques de la police montée, le sergent Timmins décalaminait sa pipe. Son

couteau grinçait désagréablement. Mais il sourit avec aménité.

— Quel bon vent vous amène, vieux garçon?

— Un très mauvais vent! Je viens vous demander si je peux flanquer une volée à M. Robert Preston, simple soldat de la police montée?

La longue figure tannée du sergent Timmins devint particulièrement réjouissante.

— Que vous a fait Preston?

Je lui racontai l'histoire. Il devint grave.

— Oh! dit-il, Bob a eu tort. Une bonne correction... Mais il pèse plus que vous.

— J'en courrai le risque!

Preston était en train d'astiquer soigneusement sa selle. Ainsi faisaient, autour de lui, le caporal MacCombich et les soldats Miller, Johnson et Warder. Leurs chevaux, marqués à la fesse gauche d'une patte d'oie, mangeaient tranquillement dans l'enclos.

— Monsieur Preston, dis-je, le sergent

Timmins a l'amabilité de fermer les yeux sur l'inconvénient qu'il y a à rosser un homme de la police, si vous voulez me faire l'honneur d'un petit combat de boxe.

Preston avança la tête, avec l'expression de la plus vive stupéfaction.

— Monsieur Preston, repris-je, vous n'avez pas l'air de me comprendre. Je mettrai les points sur les *i*. Croyez-vous qu'un gentleman puisse se permettre de se venger d'un rival, en allant raconter à la fiancée de celui-ci qu'elle va épouser un voleur?

Preston se redressa.

— Je n'ai dit que la vérité à Mlle Judy Jones. Et...

— ...mais toutes les vérités ne sont pas bonnes à dire. En tout cas, il y a un cas où le fait de dire la vérité prend une couleur un peu sale. C'est quand on la dit par vengeance. Vous savez aussi bien que moi que Napoléon a racheté son erreur. Quelle que puisse être la bonne opinion que vous avez de vous-

même, je ne vous cache pas que je considère votre procédé comme indigne d'un gentleman. Et j'ai résolu de vous corriger comme vous le méritez.

Preston répondit par un juron. Tout aussitôt, il se mit en devoir de se dépouiller de la partie supérieure de ses vêtements. J'en fis autant, pendant que l'assistance, enchantée de l'aubaine, frappait dans ses mains en clamant :

— Un ring ! un ring !



Le sergent Timmins, la montre à la main, déclara qu'il allait arbitrer le combat. Les rounds seraient de deux minutes, avec une minute de repos. Le combat serait mené au « finish ».

Preston me dépassait de trois bons pouces. Il était assez bien proportionné, et joliment plus lourd que moi. Mais ses muscles, plus

saillants que les miens, avaient des attaches moins longues. Il m'apparaissait, ainsi, qu'il manquait de détente. De plus, ce genre d'hommes s'échauffe assez lentement. Un coup bien appliqué, au début du combat, en a facilement raison. Le tout, pour moi, était d'éviter le premier *swing*. Le combat devait être extrêmement court, ou bien, il tournerait à ma confusion.

Le sergent Timmins n'eut pas plus tôt dit: « Time » que Robert Preston se rua sur moi avec violence. J'évitai de justesse un direct et je me mis à danser, tout autour de lui, cherchant un trou. Il manquait d'expérience, heureusement, et presque de suite, en voltant, pour se retrouver face à face avec moi, il me livra son menton. L'instant d'après, Timmins, penché sur lui, comptait les dix secondes sacramentelles.



Une heure plus tard, au moment où nous

passions à table, — Timmins m'avait invité à dîner, — Preston, le menton bleui d'une ecchymose, s'en vint vers moi. Il y avait une belle noblesse sportive dans la franchise avec laquelle il me tendit la main.

— J'ai eu tort, me dit-il. Je donnerais beaucoup pour n'avoir pas raconté à Judy ce que je savais de Napoléon. Comment faire maintenant?

Tout en entassant pêle-mêle sur nos biscuits le saumon, le fromage et les confitures, nous délibérâmes sur la façon dont on pourrait s'y prendre pour faire revenir Judy sur sa décision.

Il fut convenu que Timmins, MacCombich et Preston, lui-même, iraient la trouver, pour lui dire en quelle estime ils tenaient le métis.

— Ma parole! dit le sergent. C'est bien la première fois qu'une délégation de la police montée ira affirmer hautement qu'un vol de chevaux n'est qu'un enfantillage. Mais Napoléon est un bon garçon et, depuis qu'il est

passé par vos mains et par celles de Monge, il est redevenu un honnête homme, comme vous et moi.

A quoi, MacCombich, qui avait de ces damnés souvenirs bibliques, — comme parle Falstaff, — objecta que les péchés des pères pèseront sur leurs enfants jusqu'à la septième génération.

La conversation prit, aussitôt, une forme théologique. Timmins, à court d'argutie, mit fin à cette débauche religieuse, en déclarant que « le meilleur des hommes n'est à tout prendre qu'un homme » et « que chaque homme a ses défauts ». Ces gendarmes avaient de la pitié et de la grandeur d'âme.



Mais rien ne fit fléchir Judy. Elle était bien décidée à devenir Mrs. Bruce Flanagan. Trois mois plus tôt, elle eût repoussé avec horreur cette pensée. J'aurais voulu faire voyager Na-

poléon, pour le distraire un peu de sa douleur. J'écrivis même à Monge, à ce sujet. Mais l'hiver d'avant, Monge avait été abandonné par sa femme, dans des circonstances dramatiques, et il errait au loin. Il ne me répondit que huit mois plus tard, et, à ce moment-là, Napoléon... Mais j'anticipe sur le cours des événements.



Devant la douleur, la nature indienne de Napoléon reprit le dessus. Où je me serais sans doute résigné — non sans lutte — il devint rapidement stoïque. Un masque d'impassibilité immobilisa ses traits. Les beaux yeux noirs me furent impénétrables. Il ne se plaignit pas. Il refusa de se confier à moi, non plus qu'à Taureau. Il aima les longues randonnées à cheval. Il s'appliqua au dressage de mes jeunes bêtes. Il coupa et refendit une provision de bois suffisante pour me chauffer

plusieurs années. Il répara mes harnais, qui commençaient à en avoir besoin. Tout cela en silence.

J'étais brusquement frappé de voir comment peut se dédoubler la nature d'un métis. Napoléon, dans les joies des fiançailles, avait été profondément français. Ses délicatesses, ses prévenances, son sourire l'apparentaient à moi. Sa douleur muette était indienne. La question se posa immédiatement pour moi: va-t-il se venger? Car, l'Ouest est encore plein du vieux refrain des vengeances indiennes.



Comment le savoir? Napoléon était demeuré impassible. Lorsque Bruce Flanagan, en juin, descendit de buggy pour venir me convier à sa noce, le métis parut indifférent. J'hésitais à accepter l'invitation. Ce fut Napoléon qui me dit:

— Et pourquoi n'irais-tu pas? Je suis bon pour garder les chevaux, ce jour-là.



Ainsi, je suivis Bruce Flanagan et Judy Jones à l'humble église de bois, où un père oblat célébra simplement ce mariage. C'était tard dans l'automne. Les oiseaux migrateurs descendaient du nord, et il tombait un peu de leur duvet au passage. C'est, dit-on dans l'Ouest, un signe de richesse. Le sergent Timmins, dont l'uniforme rehaussait brillamment l'assistance, me le fit remarquer, tandis que tous — du moins ceux qui savaient signer — nous paraphions le registre usé et maculé que nous présentait le prêtre.

Chez les Flanagan, on but et l'on dansa joyeusement. D'assez bonne heure, le jeune couple s'éclipsa. Timmins me coula un œil malicieux. Bruce Flanagan avait pris une terre à quelques milles de là et y avait bâti

une bicoque. Il l'étrennait maintenant... Où était Napoléon? Dormait-il?

J'avais hâte de le retrouver. Hormidas était là, chez les Flanagan, à danser sans souci de son frère. Il me sembla que Napoléon était en prise au désespoir. Je m'excusai auprès de ma danseuse, une jeune Écossaise, un peu osseuse, et j'allai frapper sur l'épaule du sergent Timmins. Timmins n'avait pas de buggy, et je lui avais promis de le reconduire.



En route pour le « fort »...

C'était un grand détour pour moi. Il nous faisait passer tout près de la maison des jeunes époux. Timmins, l'estomac un peu lourd, — les Flanagan avaient bien fait les choses, — somnolait à demi contre mon épaule.

La nuit était très belle et très claire, comme il arrive souvent, à l'automne, dans l'Ouest canadien. Fraîche, aussi! J'étais légèrement

vêtu. J'enviais la pelisse en racoon de mon compagnon. Il gèlerait certainement, cette nuit. Cela remplissait d'aise un loup, qu'on entendait glapir, non loin de là. Un triangle d'oies se dessina en sable, héraldiquement, sur le champ d'or de la lune. Du haut de la butte, la maison du jeune couple nous envoya un pinceau de lumière. Quelqu'un ouvrait et refermait la porte.



La réflexion égrillarde qui me venait aux lèvres fut coupée net par un coup de feu.

— Qu'y a-t-il? me demanda le sergent Timmins, réveillé en sursaut.

— Un coup de feu, chez Bruce Flanagan! dis-je.

— Damné soit...

Il n'acheva pas. Je crois que nous nous écriâmes ensemble:

— Pourvu que Napoléon n'ait pas...

Le reste trop grave pour être prononcé...

J'avais fouetté mes deux chevaux, deux chevaux aux jambes presque trop longues, — mais quels fameux trotteurs ! — et ils avaient pris le galop. Nous volions à travers la prairie, au risque de verser. Tout ce que je pouvais faire, c'était de retenir suffisamment l'attelage, pour qu'il ne prît pas le mors aux dents. Nous étions encore à un bon mille de chez Bruce Flanagan. La nuit, quand tout est calme, un coup de feu s'entend de loin. A une centaine de pas de la maison, malgré le bruit des roues du buggy, et le son assourdi du galop des chevaux, des cris parvinrent jusqu'à nous.

Dans la cour, j'arrêtai les chevaux d'un coup de poignet tellement sec, qu'ils plièrent sur leurs jarrets et menacèrent de se cabrer. Timmins, déjà à terre, courait vers la maison... une voix de femme criait au secours.

Le temps d'attacher mes chevaux à un piquet, je suivais Timmins. Par la porte ou-

verte, j'aperçus les gestes de Judy, à demi-nue, et, à terre, un cadavre...



...Voici comment les choses ont dû se passer. Cela résulte de l'enquête que nous menâmes de concert, Timmins et moi; et, nos deux versions s'étant trouvées d'accord, il est bien peu probable que nous nous trompions, autrement que dans des questions de détails.

Vers le soir, Napoléon eut une idée. J'en suis en partie responsable, car, l'hiver précédent, je lui avais raconté une vieille légende de la prairie dont il s'inspira vraisemblablement.

Il n'avait pas eu l'intention de faire le moindre mal. Juste un peu peur! Il n'avait pas pris de cartouches avec lui, et il avait eu la précaution d'enlever le chargeur de son pistolet. Je retrouvai ce chargeur chez moi, sur la table. Mais il avait pris le pistolet, dé-

chargé, comme je l'ai dit. Sa première idée avait été de se masquer. Je trouvai, à côté des cartouches, un masque découpé dans une vieille chemise de satinette noire. Puis, à pied, afin que la présence de son cheval ne le trahît pas, il était allé se cacher, non loin du nid que Bruce Flanagan avait préparé pour Judy. Le sol n'était pas très dur, et, le lendemain matin, nous livra toute l'histoire.



Le couple arriva, sans soupçonner la présence d'un étranger. Judy entra dans la maison, tandis que Bruce dételait les chevaux au clair de lune. Judy apporta le fanal, et le jeune ménage attacha les chevaux dans l'écurie, et les soigna de foin et d'avoine, après les avoir abreuvés. La main inexpérimentée de Judy — rappelez-vous qu'elle était institutrice! — se révélait dans la façon maladroite dont elle avait attaché un des chevaux beau-

coup trop long. Il avait fait, avec cette longe, de telles passes qu'il faillit bien, lui aussi, être victime de cette terrible nuit.

Le jeune ménage entra ensuite dans la maison et se déshabilla. Pendant ce temps, Napoléon s'était avancé, de ce pas silencieux d'Indien, que lui avait légué quelque aïeul. Ses talons étaient marqués à côté de la fenêtre, où il avait épié le coucher des mariés, grâce à la mauvaise jointure du store de papier huilé vert. Les maisons de l'Ouest canadien ignorent les volets.

Judy n'était pas pressée d'aller rejoindre Bruce. Elle trouva toutes sortes de prétextes féminins pour retarder l'échéance. Elle s'y décida enfin, et, avant même qu'elle eût soufflé la lampe, la porte s'ouvrit, et Napoléon apparut.



Il tenait à la main son revolver, et les témoignages de Judy et de Bruce concordent

pour lui prêter un aspect terrifiant. Mais, comment n'eût-il pas eu un aspect terrifiant pour eux? Ils s'accordent aussi à dire qu'il poussa un éclat de rire effrayant. Judy, institutrice, donne à cet éclat de rire l'épithète de « satanique ». Pour Timmins et pour moi, Napoléon s'amusait follement de la bonne farce qu'il était en train de faire aux nouveaux mariés. Ce qu'il voulait, j'en suis persuadé, c'était laisser Judy sous l'impression qu'elle avait épousé un trembleur.

Les femmes ne pardonnent pas cela et, après tout, vous serez d'accord avec moi pour dire que c'était de bonne guerre.

Il apparut qu'effectivement Bruce se traîna à ses pieds en sanglotant. Judy, clouée par la stupeur, s'attendait aux pires violences. Je ne suis pas assuré, maintenant, qu'elle ne les désirait pas. Napoléon les laissa ainsi, quelques minutes. Puis il eut une exclamation de mépris, et tourna le dos pour s'en aller. C'est alors que le drame se produisit.

Le fusil de chasse de Bruce Flanagan, tout chargé, était accroché au mur. Bruce se releva et, au moment où Napoléon mettait la main sur le loquet de la porte, il tira. Oui, il tira un coup de fusil dans le dos, et la mort fut instantanée.

Napoléon tomba à la renverse, car un homme blessé à mort tombe toujours du côté où il est frappé. Lorsque Timmins et moi entrâmes, il y avait beaucoup de sang. Mais la figure de Napoléon était immaculée. Plus blanche que je ne l'avais jamais vue de son vivant. Et ses lèvres souriaient...



Effondré sur un siège, l'œil absolument stupide, Bruce Flanagan mordait ses deux poings. Timmins lui mit la main sur l'épaule, professionnellement, je dois dire, — car il s'agissait d'un flagrant délit — et le misérable ne bougea pas.

A ce moment, Judy éclata:

— Emmenez cet homme ! cria-t-elle à Timmins. Emmenez cet homme, c'est un assassin... Oui, il a tué un homme qui vaut mieux que lui... Emmenez-le et pendez-le !

Sans égard pour la propriété d'autrui, j'enveloppai Judy dans le manteau de Timmins.

Le sergent, habitué aux décisions rapides, ordonnait à Bruce de s'habiller et de le suivre.

— Gardez le manteau pour Judy, me glissa-t-il à l'oreille. J'emmènerai Bruce à pied. Je crois qu'il vaut mieux, pour tout le monde, que je l'arrête, même au mépris de la loi, et sans *habeas corpus,* que de le laisser ici. Ne touchez pas au cadavre. Il faut que le *coroner* le voie...



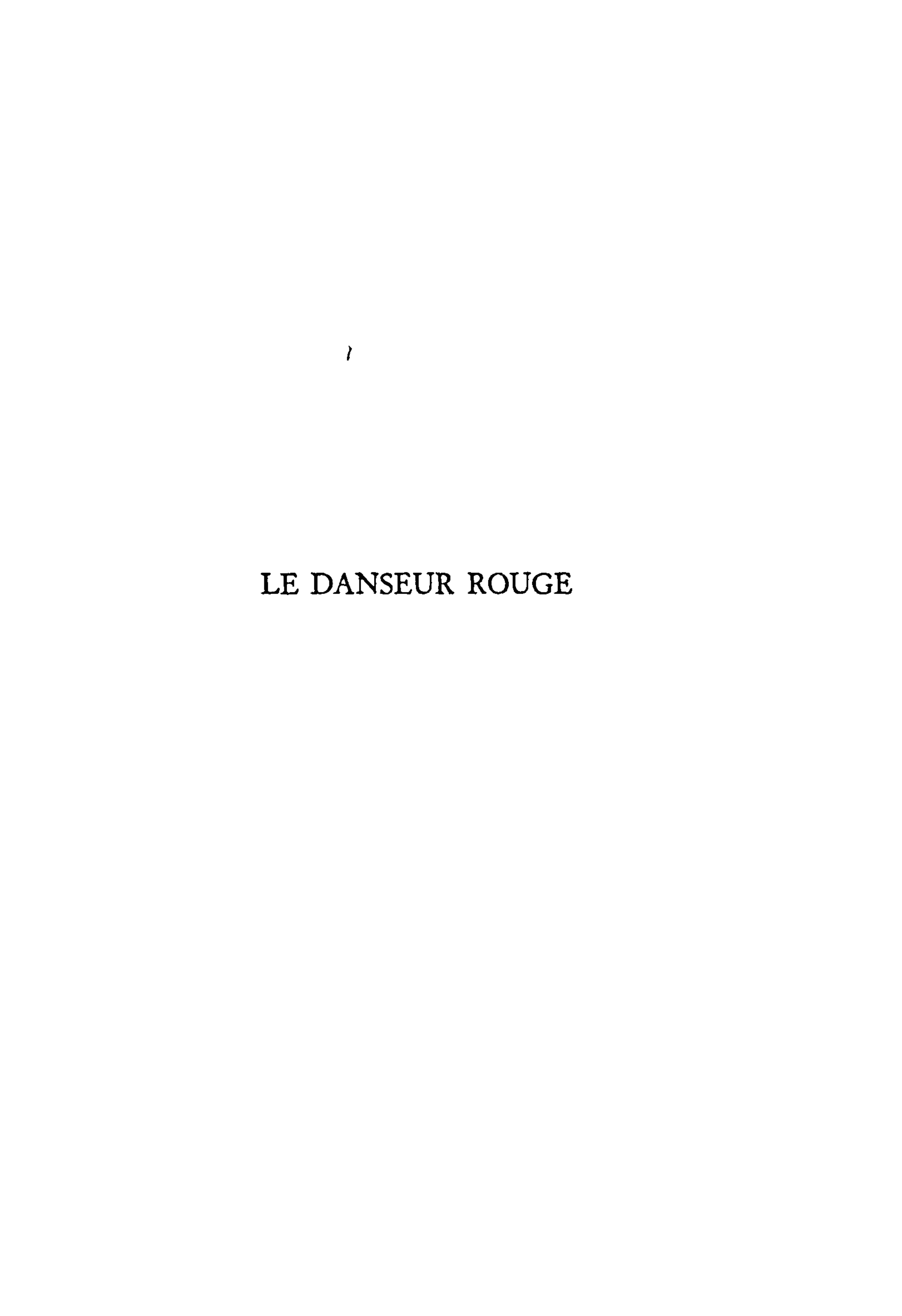
...Nous étions seuls, Judy et moi. Elle s'était agenouillée à côté du cadavre de Napoléon,

et elle avait baisé ses lèvres exsangues... La lampe, qu'aucun de nous ne pensait à regarnir, se mourait.

Elle se tourna vers moi et, dans un gémissement, elle me dit:

— Malgré tout, je l'aimais.

Les femmes sont parfois déconcertantes...



LE DANSEUR ROUGE

I

Il s'appelait, jadis, le Castor. Je l'avais connu sous ce nom-là, voici bien des années, au cours d'un voyage dans le nord canadien, au milieu des forêts qui s'étendent entre le lac Abbitibi et la baie d'Hudson. Il m'avait en quelque sorte sauvé la vie. Et cela, c'est déjà toute une histoire, mais je suis obligé de vous la conter en gros.

Le Castor m'avait ramassé, mourant de faim, de fatigue et de froid, par un de ces traîtres jours d'hiver où le gel fait éclater les arbres, l'un après l'autre, avec une détonation sourde. Je ne valais guère mieux qu'un cadavre, et, s'il n'était survenu à propos, mes forces morales, dernier lien qui me retenait à ce monde, eussent suivi mes forces physiques, depuis longtemps parties.

Heureusement pour moi, la hutte du Castor n'était pas très éloignée de l'endroit où je gisais. La chance avait voulu que je tombasse en plein travers de sa ligne de trappes, et le jour même qu'il la visitait.

Le Castor était un Indien cree, de ces Crees des bois qui sont peut-être les plus intelligents parmi les hommes de la race rouge, où l'on ne compte guère d'imbéciles. Car un imbécile, ni un faible, ni un utopiste ne survivent dans un monde où il faut lutter et ruser pour gagner sa vie de chaque jour. Il n'était pas seulement un chasseur, il était aussi de ces hommes que les sauvages appellent les « forts de médecine ».

C'est là un terme qui englobe un certain nombre de qualités. La sorcellerie et l'art du jongleur m'avaient toujours paru jouer chez les hommes de cette espèce un rôle autrement important que l'art de soigner ses semblables. Les quelques « forts de médecine » que j'avais rencontrés, inspiraient aux autres In-

diens un mélange de crainte et de respect, de haine et d'admiration. Pour moi, je les prenais volontiers pour une espèce d'escrocs, habiles à spéculer sur les passions d'autrui.

Cependant le Castor me soigna habilement. Il me fit boire d'abord une infusion de cette racine des marais que les Canadiens nomment la « belle angélique », et dont la saveur poivrée agit immédiatement sur moi, à la manière d'un excitant. Puis, lorsque les effets alternés de la belle angélique, de la viande de caribou et du sommeil eurent ramené en moi le goût de vivre, le Castor me fit prendre un bain de vapeur à l'indienne. C'était la première fois que j'assistais à cette cérémonie, généralement entourée de rites mystérieux, et, cela, à titre d'acteur. C'était une documentation précieuse, et j'avais résolu de n'en laisser rien perdre. Au fond, cela se réduisait à peu de choses.

Dans une loge en peaux d'orignaux, le Castor fit chauffer quelques grosses pierres,

sur lesquelles il versa de l'eau. La cabine fut tout aussitôt remplie d'une vapeur épaisse et suffocante, au milieu de laquelle je fus abandonné, nu, tandis qu'autour de la tente j'entendais le Castor chanter des paroles incompréhensibles, sur un air mélancolique qu'il accompagnait en frappant sur un tambour. Je savais que le tambour et la chanson étaient destinés à conjurer les mauvais esprits. Je n'y croyais pas du tout, mais, dans cette atmosphère oppressante, j'étais prêt à tout admettre, et j'ai le souvenir que les vapeurs prirent positivement des apparences d'êtres animés, avant de se dissiper tout à fait. C'est à ce moment-là que le tambour et le chant cessèrent. Le Castor rentra, me frictionna avec de la neige, me pétrit jusqu'à ce que chacun de mes muscles fût devenu, entre ses mains, une chose inerte et insensible, m'enveloppa dans des fourrures, me fit boire à nouveau de la « belle angélique », et me laissa transpirer et dormir, oublieux de tout, si bien que je me

réveillai un homme nouveau, un homme jeune, plein de force et de gaieté.



La compagnie du Castor n'était pas une chose désagréable pour un convalescent. Le Castor était un homme jeune, célibataire, dont le masque de gravité tomba brusquement du jour où il eut confiance en moi. Lorsque je fis une allusion discrète au chant et au tambour qui avaient procédé à ma guérison, il haussa les épaules et me dit que la plupart des malades ne se persuaderaient jamais de leur guérison si elle n'était accompagnée de rites mystérieux et incompréhensibles. « La plupart des blancs, ajouta-t-il, sont aussi crédules que les Peaux-Rouges »; et, comment diable aurait-il pu supposer à première vue que j'étais affranchi de toute superstition?

Nous en vînmes à nous lier assez étroitement, et il m'emmena visiter avec lui les sauvages voisins. C'était d'assez bonne politique de sa part, car la cure d'un homme blanc était de nature à accroître sa renommée, et, le fait est qu'il fut souvent sollicité de soigner toutes sortes de maladies, dont la plupart étaient imaginaires. Les clients affluaient, porteurs de riches cadeaux; je pus ainsi acheter de lui, à de très bonnes conditions, un des plus beaux lots de renards argentés qu'il m'ait été donné de voir. D'autre part, les jeunes filles venaient aussi demander des préparations mystérieuses, et, celles-là payaient deux fois, en espèces d'abord, en nature ensuite. Le Castor n'était pas égoïste, et je pris ma part de ces plaisirs sylvestres.

S'il y avait une noce ou un enterrement, — c'est tout un, disait le Castor, nous y étions conviés, et nous occupions des places d'honneur. Le Castor recevait de riches cadeaux. S'il s'agissait d'une noce, il se dépouillait de

tous ses habits, ne revêtant sous son manteau, qu'une ceinture de plumes curieusement teintes, et un collier en griffes d'ours, et il dansait des chorégraphies mystérieuses et lascives. Si c'était à un enterrement que nous allions, il emportait son tambour, et chantait tour à tour des thrènes larmoyants et des incantations destinées à empêcher les mauvais esprits de s'emparer de l'âme du défunt.

La perfection plastique du Castor, l'harmonie de ses rythmes m'enchantèrent. Son art venu de très loin dans les temps, issu des profondeurs mêmes de la sensibilité humaine, était d'un symbolisme émouvant. Il mimait l'amour et la haine, le désir et le refus, la tendresse et la terreur, sans qu'il fût besoin d'aucune explication. Je me demandais quel effet prodigieux il ferait sur nos scènes civilisées. Mais non! la question ne se posait même pas. On avait encore, en 1913, une certaine crainte de la nudité, et le Castor dansait nu, à peu près nu. Car, quatre plumes au-

dessus du croupion n'arrivent pas à constituer un costume.



Et, cependant, telle fut l'impression qu'il fit sur moi que, l'été suivant, rencontrant Beaubien dans un bar de Montréal, je ne pus m'empêcher de lui en parler. Beaubien était impresario de son métier. Il ne faisait pas grande figure dans sa spécialité. Il fournissait de girls les théâtres de quinzième ordre, et nous avions coutume de dire de lui que c'était un excellent garçon, mais qui manquait d'envergure.

Il m'écouta raconter mon histoire. Il affecta de rire de mon enthousiasme avec un peu de mépris. Il était, ce soir-là, en veine de maladresse. Le verre de whisky qu'il buvait lui glissa entre les doigts. Je fis remarquer que c'était du verre blanc, et que cela

lui porterait bonheur. Il lança un demi-dollar sur le bar pour payer les consommations, bredouilla une excuse quelconque et s'en alla brusquement.

II

Le Château-Frontenac est le rendez-vous de tous les Canadiens qui traversent Paris. J'y étais allé pour y retrouver un vieil ami, qui, appelé brusquement par un coup de téléphone, m'avait laissé achever mon *cocktail,* seul à la petite table d'acajou. Ces fins d'après-midi, l'hiver surtout, sont pleines de rêves, que facilitent singulièrement la cigarette et le *Charley's Spécial.* L'atmosphère particulièrement canadienne du lieu, les derniers échos de la conversation que j'avais eue avec mon camarade, tout me rappelait ce Canada, que j'avais quitté depuis tant d'années. Si bien qu'il me parut presque normal que ce grand garçon au teint brun, aux yeux obliques, qui serrait la main de Charley, le barman, après avoir négligem-

ment jeté son argent sur le comptoir, ressemblât au Castor.

Ses vêtements européens n'avaient rien enlevé de la souplesse féline de ses gestes et de sa démarche. C'était le même rythme, le même équilibre. Il pivota lentement sur lui-même, avant de partir, et pas un détail du décor ne lui échappa. Du premier coup, il me reconnut.

Il vint à moi, et, tout naturellement, me parla en cree. J'avais beaucoup oublié cette langue, et j'étais hors d'état de lui répondre autrement qu'en français, mais, néanmoins, la sincérité des mots me fit plaisir. Le parfum des forêts de bouleaux et d'épinettes s'épanouissait en moi. Se pouvait-il vraiment que je fusse en France, dans un établissement élégant, et avec le Castor?

Celui-ci conversait avec une aisance extraordinaire, et les sujets de sa conversation, faite dans ce dialecte indien, étaient de matière à me faire rêver.

— La Argentina danse en ce moment, me disait-il. L'as-tu vue? Comment la trouves-tu?

Il discuta avec beaucoup de justesse l'éloge réservé que je lui en faisais. Je rendais hommage à sa beauté, à sa science, à la solidité de son rythme; après tout, elle m'émotionnait infiniment moins que telle de nos petites danseuses nationales, qui n'auront jamais son renom.

— Bref, conclut-il en excellent français, tu n'as pas démobilisé. Tu en veux à cette étrangère d'accaparer les scènes nationales .

— C'est un peu cela, avouai-je en riant.

— Tu me peines, fit-il, sobrement, et il changea de sujet.

Il le fit avec une étonnante facilité. Il semblait connaître tous les théâtres de Paris. Il fit l'éloge de l'Atelier et de Dullin, des Champs-Élysées et de Louis Jouvet. Et, surtout, il revenait sur le chapitre de la danse. Il comparait Quinault et Pomier, il condamnait l'artifice de certains ballets d'Opéra. Il me parla des

Variations sur la Valse, de Ravel, qu'il avait vues au Casino de Vichy, interprétées par le corps de ballet; je les avais vues aussi, et nous en discutâmes longtemps. Il admit l'éloge que je lui fis de Baldi et de Popineau, mais il refusa d'admettre avec moi qu'elles étaient, pour l'œil, une joie plus pure que la Argentina.

— Elles n'ont pas son génie, dit-il.



Ce ne fut qu'à ce moment-là que je me rappelai l'art avec lequel je l'avais jadis vu danser, et l'enthousiasme qu'il avait excité en moi; jusqu'alors ce point particulier de mes souvenirs ne s'était pas réveillé. Il avait été pour moi une synthèse de la forêt canadienne. Il me suggérait le silence des profondes forêts de conifères, l'ivresse musicale des torrents, la symphonie de la tempête. A présent, il redevenait pour moi le Castor, l'homme qui

guérissait et qui dansait, j'allais lui en parler, mais un coup d'œil jeté à ma montre me rappela l'heure.

— Tu dînes avec moi au grill-room, lui dis-je.

— Volontiers! Mais à condition que je sois libre à dix heures. J'ai mon numéro à dix heures et demie.

— Ton numéro?

— Eh oui. Es-tu le seul, dans Paris, à ignorer que je danse tous les soirs, au « Paradis retrouvé »?

Une affiche gigantesque et bariolée vint se rappeler à mes yeux.

— Comment? le « danseur rouge »?...

— Eh oui!... Tu l'as dit : « Le Danseur rouge »... Allons dîner. Je vais te raconter cela...

Tout en dévorant la sole et le poulet grillé, j'appris comment Baubien avait fait le voyage du Nord pour y trouver le Castor, comment il l'avait fait danser, et comment, de tentation

en tentation, il l'avait décidé à signer avec lui un contrat, moins désavantageux, d'ailleurs, qu'on eût pu s'y attendre, et comment « Le Danseur rouge » avait fait des débuts assez sensationnels à New-York. Pendant des années le Castor avait ainsi fait le tour des scènes américaines, ramassant pour Beaubien une jolie fortune, et, ajoutait-il, il eût pu en ramasser une belle pour lui-même, si l'argent ne lui eût perpétuellement filé entre les doigts.

— Comment cela?

— Bah! la vie, le luxe, les soupers, les cartes, les femmes. Après tout la civilisation a beaucoup de bien. Avant de la connaître, je m'étais trompé sur son compte. Maintenant j'ai appris à l'apprécier. Seulement...

— Seulement?...

— ...Il faut terriblement d'argent.

Il y eut un silence. Sa belle main longue et fine tremblait un peu, tandis qu'il reposait sa cigarette à bout doré sur le cendrier. J'essayai de me figurer ce qu'il adviendrait du

Caſtor le jour où il ne pourrait plus danser.

— Et, plus tard? dis-je machinalement.

— Plus tard?... Oh! je retournerai mourir dans ma forêt natale. Quand on n'a plus d'argent, c'eſt encore ce qu'il y a de mieux... Allons! nous allons être en retard. Dépêchons-nous de filer. Tu n'as rien à faire ce soir?

— Non! rien de particulier.

— Eh bien! viens me voir danser.



Le « Danseur rouge » était la grande vedette du jour. Cela se voyait au corps monumental des lettres qui, sur l'affiche et sur le programme, l'annonçaient à l'intérêt des spectateurs; encore, à la splendeur de sa loge, spacieuse, bien décorée, séparée en deux, afin de former salon, d'une part, et cabinet de maquillage, de l'autre; enfin, au nombre impres-

sionnant de lettres qui s'amoncelaient sur la table .

Tout en s'entretenant avec moi, le Castor se costumait, c'est-à-dire qu'il se dévêtait. Le temps d'enlever un smoking bien coupé, un linge taillé sur mesure, il m'apparut dans sa splendide nudité. J'estime qu'il pouvait avoir une quarantaine d'années. Mais son corps était plus encore celui d'un jeune homme, que d'un homme jeune. Je lui en fis la réflexion, et il me répondit en cree, d'une façon assez crue, que cette jeunesse du corps le mettait dans l'obligation de se défendre aussi contre d'autres admirations que celles des femmes. Puis, le nez dans la glace, il commença à se maquiller, et ne me prêta plus qu'une attention distraite.

Tandis qu'il procédait à ces soins, je m'occupai à faire le tour de la loge. Elle était ornée de nombreuses photographies d'artistes des deux sexes, portant pour la plupart des noms connus, et dont les dédicaces prouvaient le

rang élevé que le Castor occupait dans sa profession. Sur la table, il y avait le portrait d'une personne évidemment blonde, trop forte pour mon goût personnel, mais à qui il était impossible de ne pas accorder les signes conventionnels de la beauté. La dédicace portait simplement : « Ta Margot ».

Je regardais encore cette image, quand le Castor reparut. Il portait une perruque noire, dont les deux nattes lui retombaient sur les épaules, et un diadème en plumes noires et rouges. Son corps était nu, sauf le collier de griffes d'ours que je lui avais connu jadis, quelques bracelets d'or sur les bras et une ceinture brodée, de laquelle il pendait assez de plumes pour satisfaire une censure aux yeux très fatigués. Sa figure et sa poitrine étaient bizarrement tatouées. Je ne m'attardai pas à déchiffrer ces documents, parce qu'il me fit aussitôt conduire dans une loge.

III

Cette loge était occupée par une seule personne. Une femme grande, un peu forte, blonde, très décolletée, qui leva sur moi deux grands yeux impassibles; je reconnus en elle la blonde du portrait.

La salle s'assombrit, et le rideau se leva. Une immense acclamation salua l'entrée du Danseur rouge. Le culte qu'il inspirait à ce public était tel que j'en eus la nausée. Le Castor eût sauvé le monde, au lieu de danser, qu'il eût été loin de susciter un pareil enthousiasme.

Certes, il dansait à merveille, et, pour des gens qui n'avaient jamais voyagé, c'était un spectacle vraiment inédit. Mais moi, j'avais

vu le Castor danser, à une époque où il n'était encore qu'un sauvage, et la comparaison que je faisais n'était pas à l'avantage du temps présent. La danse du Castor avait cessé d'avoir ce caractère simple et naïf de la vieille époque. Il avait introduit dans ses rythmes sauvages quelque chose d'artificiel. La civilisation avait passé par là. Il était devenu mondain, au sens le plus triste du mot.

J'étais naturellement seul à savoir cela. Le public, littéralement empoigné, trépignait sa joie. Des fleurs volèrent. On bissa, on trissa chaque numéro. Seule, ma blonde voisine demeurait à peu près impassible.

Pourtant, lorsque le « numéro » terminé, je me précipitai vers la loge du Castor pour le féliciter, elle m'y précédait déjà. Au moment d'y entrer, nous entendîmes s'échapper de cette loge les bruits d'une discussion. La belle blonde s'arrêta, comme pour écouter. Ce geste de domestique m'irrita, et je heurtai la porte.

L'homme qui se querellait avec le Danseur

rouge était Beaubien, mon ancien camarade et son impresario. Le Canadien avait une mine florissante. Il avait engraissé. Il portait à son plastron de chemise un énorme brillant. Il consultait une montre de platine enrichie de diamants. Il ramassa sur la table un étui à cigarettes, en or massif. Ses mains étaient abondamment baguées. Un barnum prospère!

Le Castor prétendit embrasser la blonde.

— J'attendrai que tu sois dégrimé. Tu abîmerais ma toilette, dit-elle.

Cependant elle consentit à le suivre dans le cabinet de démaquillage. Beaubien, qui ne m'avait encore tenu que des propos généraux sur la joie qu'il avait à me revoir, me prit par l'épaule.

— Est-ce que tu possèdes un rien d'influence sur le Castor? me demanda-t-il.

— J'en avais autrefois, je crois. Mais aujourd'hui, il n'y a guère de chance.

— C'est « de valeur ».

(Il voulait dire : « c'est dommage », et je l'aurais embrassé pour cette locution canadienne qui me rajeunissait de dix ans.)

Il me tendit une cigarette parfumée dans l'étui d'or.

— Écoute, dit-il brusquement. Le Castor m'inquiète. Jusqu'à ces temps derniers, tout allait bien. Il avait beaucoup de femmes. Il accueillait le plus grand nombre de ses adoration. (Il eut un geste vers la pièce voisine.) Mais, celle-ci est venue...

— Celle-ci est venue?...

— Oui. Avant ça n'étaient que des passades. Elles ne troublaient pas son sommeil. Il consentait à répéter, à suivre un certain régime. Celle-ci est venue. Il n'a plus d'yeux que pour elle. C'est la passion...

— Bah! Cette passion durera six semaines.

— C'est la passion, te dis-je. Le grand amour! Et, crois-moi, quand un artiste se met à être amoureux, il est fichu, et son impresario aussi. Cette poule lui prend tout son temps. Il

ne danse plus que pour elle, et, si elle lui mettait en tête de ne plus danser, il lâcherait tout, même ses engagements.

— Mais, qu'est-ce qui te fait craindre?... Est-ce qu'elle l'entretient?

— Il la paie, au contraire, largement. Et cela m'inquiète aussi!

— Si elle vit de son argent, elle ne le détournera pas du travail.

— Non. Mais je suppose qu'elle se lasse de lui, qu'elle trouve un nouvel amant, qui lui donne autant d'argent.

— Eh bien! Le Castor se consolera vite, et tout sera pour le mieux.

— Je voudrais le croire, gémit Beaubien... Chut!

Le Castor revenait, métamorphosé en gentleman. Il me présenta à Mlle Margot. Sa grosse blonde me déplaisait de plus en plus. Mais, de là à partager les idées de Beaubien!

— Allons souper, dit le Danseur rouge.

NAPOLÉON



Et ce fut, tout naturellement, l'ennui bruyant d'une boîte de nuit de Montmartre. Étant à peu près le seul Français du lieu, j'étais aussi le seul qui fût réellement dépaysé. Le Castor, Beaubien se fondaient dans cette assistance d'Américains du Nord, d'Argentins, de Brésiliens, d'Anglais, d'Allemands, de Russes, de Levantins, de Japonais. Les seules Françaises qui fréquentaient ici — la blonde Margot en était le type accompli — appartenaient à cette espèce qui, à force de coucher avec l'internationale, en est arrivée à perdre tout caractère national. Elle commettait les mêmes fautes de goût que les Américaines, les Anglaises ou les Allemandes du lieu. Sa toilette était somptueuse. Elle avait dû coûter fort cher au Danseur. Elle n'était pas française. Mais, y a-t-il encore une élégance française?

J'étais isolé dans ces réflexions, lorsque le

maître d'hôtel se pencha sur nous. Margot commandait un potage au nid d'hirondelles, un chaud-froid de gélinottes, du caviar, des pamplemousses, (naturellement sous leur nom américain de *grape-fruits!*) J'aurais donné tout cela pour l'entrecôte aux pommes frites, et la soupe gratinée. Mais ici, j'aurais fait scandale. L'entrecôte et la soupe gratinée eussent été hors de place, au milieu du pétillement du champagne, autant que je l'étais moi-même dans cette Babel.

Je me rappelle que Beaubien, après quelques cocktails et quelques coupes de champagne devint expansif. Il s'adressait plus particulièrement à moi, me racontant ses exploits d'impresario, à travers les grandes capitales du plaisir. Tout en l'écoutant, je remarquai que le Castor tournait vers Margot des yeux de collégien, des yeux d'amoureux de quinze ans. Elle répondait mal à ses agaceries, et me regardait très ostensiblement.

Je n'étais plus assez jeune pour me tromper

à ce genre d'intérêt, je n'avais aucune raison particulière d'être « distingué » par la grosse blonde. Il me suffisait de me rappeler l'indifférence avec laquelle elle m'avait toisé dans la loge. D'un autre côté, les attentions de Margot étaient trop évidentes. Il y avait du calcul dans son ostentation. Elle cherchait à exciter la jalousie du Castor.

Il semblait pourtant qu'elle n'eût besoin d'aucun artifice. Personne ne pouvait ignorer que le Castor fût passionnément épris d'elle. Il suffisait de le regarder.

Ce manège m'irrita. J'avais d'autant plus raison de m'irriter que je sentais le Danseur très énervé. Pour vaine que fût la conversation de Beaubien, je fis un effort pour m'y donner tout entier. Mais, il me tardait que ce souper prît fin.

Il s'acheva, et le Castor, maussade, entraîna Margot vers l'automobile de louage qui les attendait. Tandis que j'allumais une dernière cigarette au briquet de Beaubien, j'entendis

le bruit de leurs deux voix. Les paroles ne parvenaient pas jusqu'à moi. Mais le ton était aigre.

— Tu les entends, dit Beaubien. Si le Castor ne l'aimait pas, il la plaquerait là. C'est ce qui m'inquiète.

— Il est évident que cette femme le fait marcher.

— Tu peux le parier. Elle va lui soutirer tout son argent, et c'est elle qui le laissera tomber. Et alors, je ne sais pas ce qui se passera...

IV

Je perdis de vue le Castor et Beaubien, pendant quelque temps. Je considère la vie comme beaucoup trop brève pour en dépenser les heures dans les music-halls ou dans les boîtes de nuit. Par ailleurs, le Castor ne reparut pas au Château-Frontenac, seul endroit où j'aurais eu quelques chances de le rencontrer. Je parlai un peu de lui le lendemain, dans un salon; je pensai un instant à lui le surlendemain, et le troisième jour, il s'était évanoui de mon existence, à peu près aussi sûrement que s'il n'avait jamais mis les pieds en France.

... Des semaines passèrent. Un beau matin, tandis que je travaillais, Beaubien fit irruption chez moi. Sa figure défaite témoignait par avance d'un drame. Je notai qu'il n'était pas

rasé, chose grave chez lui. Il ne se perdit pas en vaines formules de politesse.

— Ça y est. Elle l'a plaqué !

— Eh bien ! mon vieux ! dis-je. C'est évidemment ce qui pouvait arriver de mieux.

— De mieux ! Tu en as de cruelles.

— Pourquoi?

— Tu ne comprends donc pas? Il a disparu aussitôt. Hier, il n'est pas venu faire son numéro. Ç'a été un beau scandale. Naturellement j'en suis pour une somme ronde en dommages-intérêts. S'il reste huit jours absent, je suis ruiné.

— Tu exagères...

— Ah ! mon vieux ! ces directeurs parisiens sont d'un rosse !

Il y eut un silence.

— Dis-donc ! penses-tu, toi qui les connais, qu'un Indien puisse se suicider?

— Je crois que le cas ne se serait jamais vu. Tranquillise-toi.

— Voilà bien ma veine, gémit-il. Si en-

core il se suicidait, je suis assuré contre ce risque. Mais, je n'avais pas pensé au coup de folie. S'il se suicidait, tout irait bien.

J'aime beaucoup Beaubien, mais je retins avec peine l'envie qui me vint de lui casser la figure. Après tout, cet homme était dans son caractère. « Chacun dans son humeur », dit Ben Jonson, et l'humeur d'un impresario est faite de rêves d'or. Malheur à qui l'en réveille !

— Je donnerais gros, dit-il, pour savoir ce qu'il peut faire en ce moment.

— Là, je puis au moins te donner une certitude. Il est ivre.

— Tu l'as vu?

Je haussai les épaules.

— Ai-je besoin de l'avoir vu pour t'affirmer cela?



La police, à qui nous nous adressâmes immédiatement, ne tarda pas à confirmer mon

affirmation. Le Danseur rouge avait été ramassé ivre-mort dans un bar. Le plus grave était qu'avant que le chagrin l'eût mis dans cet état de torpeur, il s'était pris de querelle avec les autres consommateurs. Après de longs pourparlers, on nous délivra ce paquet sale et puant, sans nous cacher qu'il faudrait que le Castor, citoyen canadien, profession de danseur, se préparât à répondre devant le tribunal correctionnel du délit d'ivresse, aggravé de coups et blessures. Mais, cela c'était le moindre souci de Beaubien. L'important c'était que le Castor dansât ce soir même.

Ce qui fut cause que notre ami Peau-Rouge, ramené chez Beaubien qui tenait à le surveiller de près, fut immédiatement déshabillé, jeté dans la baignoire, et aspergé d'eau froide. Ce traitement aurait tué un cheval. Mais le Castor sortit de là frais et dispos et, qui plus est, avec des intentions belliqueuses. Le premier usage qu'il fit de ses forces renais-

santes fut de tomber sur Beaubien. Le Canadien était un homme vigoureux et qui, jadis, avait passé pour un excellent boxeur. A ma grande surprise, il n'essaya pas de se défendre. Il m'arrêta même d'une parole, aussitôt que je manifestai l'intention d'entrer en ligne et d'essayer sur la figure du Castor si mes poings avaient gardé quelque chose de leur ancienne vigueur.

— Et voilà pour toi, mon enfant de chienne, dit tranquillement le Castor en étendant Beaubien d'un dernier uppercut.

J'aidai l'impresario à se relever et j'envoyai immédiatement le chauffeur chercher autant de bifteck qu'il en fallait pour appliquer sur sa face tuméfiée. Le Castor, momentanément calmé, était tombé sur une boîte de fruits confits et de chocolats fourrés qu'il faisait rapidement disparaître, sans plus daigner s'occuper de nous.

— Enfin, dis-je à Beaubien. Pourquoi ne t'es-tu pas défendu?

— Beau dommage ! (encore une expression canadienne qui me remplit d'aise). Il faut qu'il danse ce soir. Pensais-tu que j'allais l'endommager ?

J'admirai cet héroïsme professionnel. Beaubien s'était sacrifié afin que le Castor dansât ce soir-là.

Mais ce n'était pas l'avis du sauvage, qui, avalant avec effort un énorme chinois s'écria :

— Le diable m'emporte si je danserai ce soir. Je veux Margot, il me faut Margot.

— Le diable emporte les grues et leurs pigeons, rétorqua Beaubien. Que l'enfer m'engloutisse si je suis capable de retrouver cette poule.

— En ce cas, dit placidement le Castor, je ne danserai pas.

— Tu me ruines.

— Je m'en fous absolument.

Et il lança dans la cheminée la boîte de fruits complètement vide.

*

Les semaines qui suivirent, les journaux furent remplis de l'affaire du Castor. La direction du *Paradis retrouvé* plaidait contre Beaubien et contre le Danseur rouge. Beaubien se défendait contre le *Paradis retrouvé* et estait en justice contre le danseur. L'avocat de ce dernier abrutissait les journaux de communiqués. Tout Paris était occupé de cette affaire, et il était visible qu'elle passionnait infiniment plus le public que le plan Young, l'évacuation de la Rhénanie et les assurances sociales. Il n'était question que d'oppositions, de saisies, de demandes de mainlevée, de référés, de dommages-intérêts. Mais ce que le public voulait savoir, c'était si l'on arriverait à contraindre le Castor à danser, ou s'il continuerait à s'y refuser. Les paris étaient ouverts. Un théâtre de quinzième ordre fit courir tout Paris avec la revue! *Dansera? Dansera pas?* La comédie atteignait les limites du ridicule.

A deux reprises Beaubien vint me confier ses ennuis. Je ne lui laissai guère d'espoir. Du fond des âges, la nature indienne était remontée chez le Castor. Il était l'esclave d'un seul désir. Il voulait retrouver la femme qui l'avait abandonné, et, tant qu'il ne la retrouverait pas, il demeurerait indifférent à tout le reste.

— Mais, enfin, comment cela finira-t-il? questionna Beaubien.

Je jugeai bon de ne pas lui répondre.



A quelques jours de là, je tombai presque dans les bras du Castor. C'était au détour d'une rue, et il fallait que nous nous fussions presque heurtés pour que je le reconnusse. Ses habits étaient sales et déguenillés, et il avait considérablement maigri. Dire qu'il mit beaucoup d'enthousiasme à se laisser reconnaître, aurait été exagéré. Néanmoins, il se laissa prendre le bras. Même, il se livra pendant un instant.

— J'ai tout essayé avec cette femme. Mais, « la médecine sauvage ne vaut rien pour les blanches ». Tu sais si autrefois je vendais des amulettes pour amoureux. Eh bien! j'en ai fait de toutes les façons, les plus compliquées, comme les plus simples. Rien n'y a fait. Elle n'est pas revenue.

— Comment cela s'est-il passé?

— Le sais-je moi-même? Un soir, je lui ai donné beaucoup d'argent, et, le lendemain, elle m'a laissé une lettre, disant qu'elle partait. Elle est, je crois, avec un Américain du Sud.

— Cette femme a du goût pour les bruns. Où est-elle?

— A Paris, j'en suis sûr, car je l'ai vue entrer dans un bistro de nuit.

— Et tu ne l'y as pas suivie?

Il jeta un long regard sur moi.

— Comment l'y aurais-je suivie? je n'ai plus d'argent...

Je réfléchis un instant.

— Voyons, mon vieux frère, je ne suis pas

riche. Mais, si tu voulais retourner chez toi, dans ta forêt canadienne...

— Ah! oui! ma forêt...

Il demeura un instant songeur.

— Veux-tu, lui dis-je, que j'essaie d'arranger ton voyage?

Il secoua la tête...

— Non! fit-il.

Et il me quitta brusquement.



Dès lors, je craignis le pire. Il fallait que le désir indien éclatât, et, quand un désir éclate, il arrive qu'il cause des catastrophes. Je n'ouvris plus les journaux sans appréhension.

Et le dénouement fut comme je l'avais prévu. En termes journalistiques, cela s'appelait de la belle information. Sur trois colonnes, s'étalait le sur-titre : *Le crime du Danseur rouge*. Et, au-dessous, en capitales énormes : *Une demi-mondaine et son amant sauvage-*

ment assommés par un amoureux éconduit. Suivaient les détails, qui étaient dignes du roman-feuilleton.

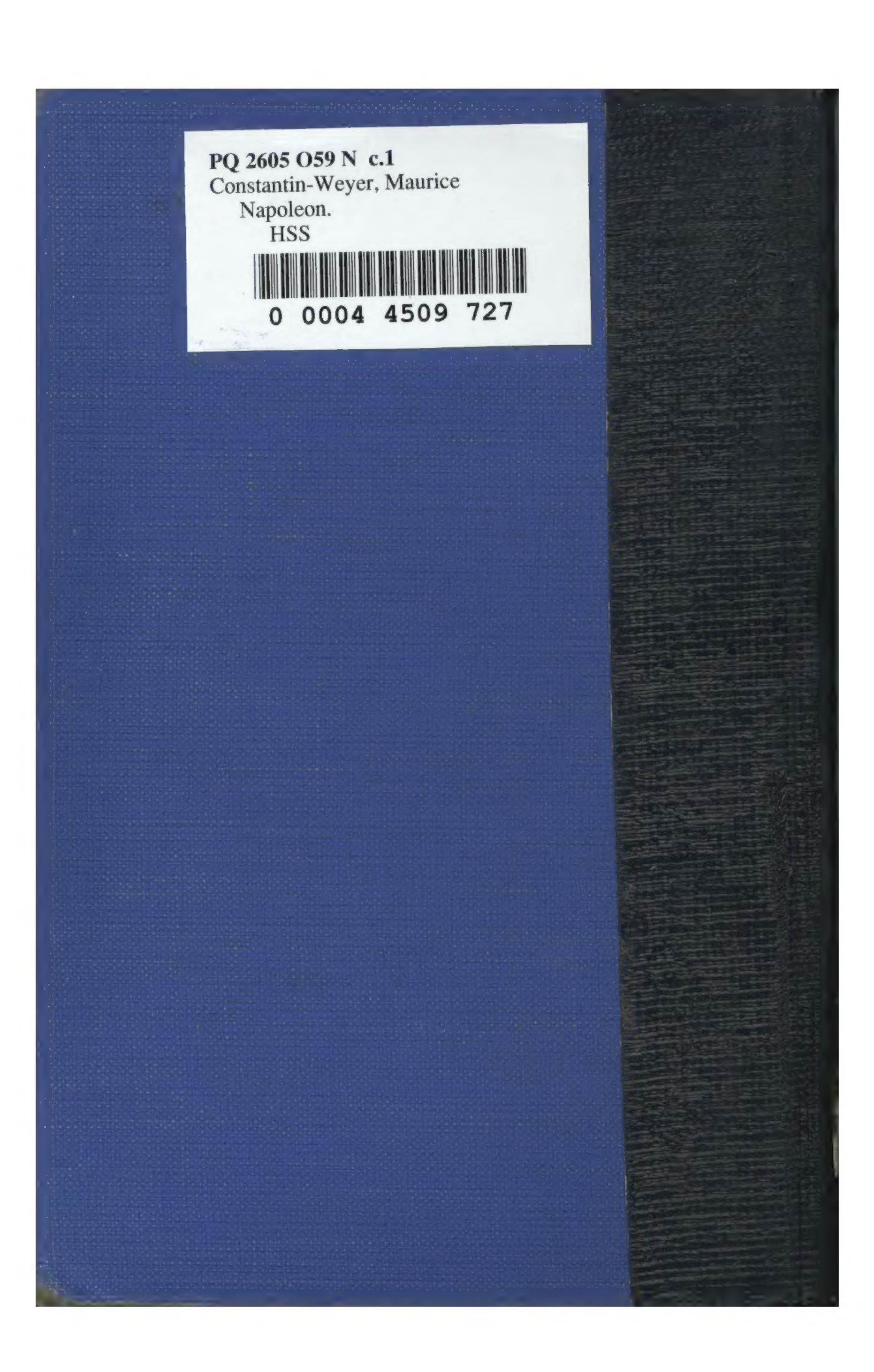


Je ne revis le Castor que le jour où il fut condamné. Le crime étant « passionnel » il obtint une foule de circonstances atténuantes. Cela me laissait plein d'espoir pour lui, car si quelqu'un peut s'évader aisément des bagnes de la Guyane, c'est un Indien. Au surplus, sa condamnation le laissa indifférent, en apparence, tout au moins. Beaubien était infiniment plus bouleversé, car c'était encore un cas qui n'était pas prévu sur sa police d'assurance.

FIN

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR LES ÉDITIONS RIEDER
PAR LES PRESSES UNIVER-
SITAIRES DE FRANCE
EN FÉVRIER 1931

Constantin-Weyer, Maurice.
Napoléon.


PQ 2605 O59 N c.1
Constantin-Weyer, Maurice
Napoleon.
HSS
0 0004 4509 727